

Philippe Collin

Vie et Enseignement de Jean Chapas

Le disciple de Maître Philippe de Lyon

Autour de Maître Philippe
Le Mercure Dauphinois

Philippe Collin-Dugerey

**VIE ET ENSEIGNEMENT
DE JEAN CHAPAS**

**Le disciple de
Maître Philippe de Lyon**

Le Mercure Dauphinois

Éditions Le Mercure Dauphinois, 2006,2012
4, rue de Paris 38000 Grenoble – France
Tél. 04 76 96 80 51
Fax 04 76 84 62 09
E-mail : lemercuredauphinois@wanadoo.fr
Site : lemercuredauphinois.fr
ISBN : 978-2-913826-65-6

COLLECTION « Autour de Maître Philippe »

Claude Laurent, *Mes Souvenirs – Guérisons et Enseignement de Maître Philippe*, 2003

Sédir, *La vie inconnue de Jésus-Christ selon l'Enseignement de Maître Philippe*. Première partie : Philippe Collin, *Sédir, par et pour le Christ*, 2003

Auguste Jacquot, Auguste Philippe, *Les Réponses de Maître Philipppes suivies des enseignements recueillis par son frère Auguste*, 2004

Phaneg, *L'Esprit qui peut tout – L'action de l'esprit sur la matière selon l'Évangile et Maître Philippe de Lyon*, 2004

Philippe Collin, *Monsieur Philippe de Lyon – Album Souvenir [1905-2005]*, 2005

Jean-Baptiste Ravier, *Confirmation de l'Évangile par les actes et paroles de Maître Philippe de Lyon*, 2005

Les Carnets de Victoire Philippe, 2006

DVD *Maître Philippe de Lyon, le chien du Berger*, un film de Bernard Bonnamour. Durée 1 h 50.

Marie Emmanuel Lalande, *Lumière Blanche*, 2010

Christiane Jouffroy Grandjean, *L'héritage spirituel de Jean Chapas – disciple de Maître Philippe de Lyon*, 2011.

CHEZ LE MÊME EDITEUR

Docteur Fernand Rozier (élève de Papus), *Cours de Haute-Magie – L'exploration du monde invisible*. Introduction de Serge Caillet, 2001. Cet excellent livre décrit les différents mondes de l'au-delà et leurs habitants.

MONSIEUR CHAPAS
« LE DISCIPLE QUE LE MAÎTRE PHILIPPE AIMAIT »

« En le voyant, Pierre dit à Jésus :

“Et celui-ci, Seigneur, que lui arrivera-t-il ?

*Jésus lui dit : “Si je veux qu’il demeure jusqu’à ce que je vienne,
que t’importe ?*

Le bruit courut parmi les frères que ce disciple ne mourrait point. »

JEAN XXI. 21-24

Introduction

Il y a cent ans, le 2 août 1905, mourrait, dans sa propriété de l'Arbresle (Rhône), un Lyonnais extrêmement renommé et controversé. Cet homme, presque oublié de nos contemporains, avait ébranlé son temps. La presse de l'époque, qu'elle soit lyonnaise, nationale ou internationale, avait beaucoup parlé de lui sous les noms de « Maître Philippe » ou de « Monsieur Philippe ».

Des personnalités illustres s'étaient inclinées devant lui, comme le Tsar Nicolas II qui l'accueillit à la Cour de Russie avec tous les honneurs. Car il était attribué à Monsieur Philippe des milliers de guérisons inexplicables...

À Lyon, au 35 de la rue Tête d'Or, pendant des années et presque quotidiennement, devant des centaines de personnes, Monsieur Philippe pratiquait des guérisons à l'aide de la seule prière. C'était une cour des miracles où, miséreux et malades abandonnés par la médecine officielle, venaient lui demander une guérison inespérée.

Il procédait toujours d'une façon singulière et surprenante, parcourant entre les bancs, les rangs de l'assistance silencieuse, s'arrêtant brusquement près de l'un ou de l'autre

et guérissant sur la simple promesse du patient de ne pas dire du mal de son prochain pendant un certain laps de temps : quinze jours, plusieurs heures même, quelques minutes parfois, selon la gravité de la maladie.

Des assistants notaient les événements surnaturels qui se déroulaient sous leurs yeux ainsi que les nombreuses paroles, profondes, et pleines de sagesse chrétienne {1} qu'il prononçait.

Chimiste, Monsieur Philippe avait installé un laboratoire au 6 rue du Bœuf où, aidé de Jean Chapas, son plus fidèle disciple, il mettait au point, parfois durant des nuits entières, des médicaments et des onguents.

En février 1903, Monsieur Philippe dit adieu à ses fidèles :

« Vous ne me verrez plus, je m'en vais où j'ai à faire. On ne me verra pas partir. Je m'en vais, mais je vous laisse le Caporal – Jean Chapas. Vous lui demanderez et il prendra sur lui de vous accorder ces choses que moi-même je vous refuserais, comme à l'école les enfants s'adressent au pion qui leur donne ce que le maître d'école refuserait peut-être... »

Mais qui fut cet homme qui marcha dans les pas de Monsieur Philippe, à qui le Maître accorda toute sa confiance et son temps ? Un humble, un simple, un modeste. Dans le train qui reliait l'Arbresle à Lyon, on entendit un monsieur dire un jour :

« Moi, je connais un saint, c'est Chapas, de l'Arbresle {2} ! »

PREPARATION A LA VIE PUBLIQUE DE JEAN CHAPAS

Ancêtres et famille

Jean Chapas était issu d'un milieu modeste. Etienne, son père, né en 1831, était marinier sur le Rhône. Il avait tenu l'installation familiale au port de la Maladière à Condrieu (69) jusqu'à la mort de son propre père – dénommé également Étienne – avant de venir s'établir à Lyon, le long de la Saône. Sa mère, Euphrosine, née en 1835, était blanchisseuse. Mariés le 9 novembre 1858, ils habiteront de très longues années au 36 rue Vaubecour. C'est là que naîtra leur second fils, Jean, le 12 février 1863.

Quand Monsieur Chapas était très jeune, son père tomba malade. Sa mère était allée voir Monsieur Philippe et lui avait demandé sa guérison.

« *Rentre chez toi, fais-lui une soupe et il sera guéri* », fut sa réponse.

Quand elle demanda combien elle lui devait, Monsieur Philippe répondit par ces mots :

« *Tu ne me dois rien du tout, mais tu me donneras ton fils quand je te le demanderai.* »

Puis un jour de 1870, à l'âge de sept ans, Jean Chapas mourut une première fois dans le quartier Gorge-de-Loup. C'est en tout cas ce que rapporta Jean-Baptiste Ravier (1825-1907), un disciple fervent des séances de Monsieur Philippe. Deux médecins appelés à son chevet avaient déjà enregistré son décès et un menuisier prenait les mesures du petit corps pour fabriquer le cercueil. C'est alors que deux hommes se

présentèrent : l'un d'eux était Monsieur Philippe. Il était venu parce qu'il connaissait depuis longtemps la famille. Il demanda à la mère de l'amener auprès de son enfant décédé. Il fit le signe de croix, se recueillit puis s'adressa à la pauvre femme :

— *Me donnes-tu ton fils maintenant ?*

Sans bien saisir la question, elle lui répondit :

— *Oui.*

Alors, Monsieur Philippe s'approcha du lit, se concentra longuement et lança à voix forte :

— *Jean, je te rends ton âme !*

Bientôt l'enfant ouvrit les yeux et sourit {3}.

Début d'une collaboration

L'enfant grandit. Lorsqu'il eut terminé ses études primaires, dans un collège de l'endroit, ses parents lui firent faire des études en vue de l'obtention du brevet de capitaine de navigation sur le Rhône et sur la Saône. Il passa ses examens avec succès et devait prendre le commandement d'un de ces remorqueurs le lendemain, quand Monsieur Philippe demanda à Madame Chapas de venir le voir :

« *Tu diras à ton fils qu'il vienne me voir demain, j'ai besoin de lui.* »

Le fils obéit. Il arriva, se mit à la disposition de Monsieur Philippe. Monsieur Philippe lui dit de s'asseoir et d'attendre, il l'emploierait quand il aurait besoin de lui. Il passa ainsi toute sa journée à ne rien faire. Le lendemain, il attendit toute la journée également. Le surlendemain, il l'envoya enfin faire quelques courses, chercher un paquet de tabac, des timbres postes, porter tel remède à telle personne. Puis peu à peu, il le fit assister aux Séances.

Un jour, Monsieur Philippe reçut un mot d'une dame

navrée de perdre ses cheveux. Il dit à Monsieur Chapas de se rendre dans une pharmacie, d'y acheter n'importe quelle lotion capillaire, puis de la lui porter. Il lui précisa toutefois qu'à une certaine heure, il faudrait qu'il soit au café des Colonnes pour le retrouver. Il l'attendrait. Monsieur Chapas trouva à son arrivée une femme complètement désespérée, voulant en finir avec l'existence en se jetant par la fenêtre du 6^e étage de l'immeuble où elle habitait.

Panique de Monsieur Chapas qui essaya de raisonner la dame et laissa ainsi passer l'heure du rendez-vous fixé par Monsieur Philippe. Il y arriva finalement mais très en retard. Monsieur Philippe était là, il fumait sa pipe mais fronçait le sourcil. Monsieur Chapas fit alors une tentative d'explication mais Monsieur Philippe lui coupa la parole et le réprimanda. Il lui aurait été facile d'arrêter l'élan de cette femme, seul et à distance, s'il l'avait voulu ainsi :

« Quand je te donne une heure, tu dois être là à cette heure. »

De longues années d'apprentissage

Le Maître éprouva très durement son élève au début de son apprentissage. Faire confiance fut un exercice de chaque jour.

Pendant quelques années, il accomplit dans le silence toutes les tâches que lui confia Monsieur Philippe. Madame Chapas (1862-1945) racontera que ce furent, pour le jeune homme, des années d'épreuves spirituelles et de formation interne au travail qui l'attendait, des années très difficiles. C'est ainsi qu'au cours d'une conversation dans un café, son ami François Galland (1883-1969) lui demanda ce qu'il ferait si Monsieur Philippe entrait par la porte principale, il répondit en se tenant les côtes :

« Eh bien, je me sauverais par la fenêtre ! »

Finalement, Monsieur Philippe remit un jour à Monsieur Chapas, devant celle qui devait devenir plus tard son épouse, une corde à nœuds qu'il avait confectionnée à son intention et lui dit textuellement : *« Tu te tiendras chaque jour pendant une heure dans ta chambre ; lorsque tu seras arrivé à ce nœud-ci, tu seras devant le Saint-Esprit. »*

Monsieur Chapas n'en parla jamais à quiconque.

En 1894, dans la salle des séances, Monsieur Philippe le présenta à ses malades, et le 21 février 1894 il leur dit :

« Vous dites : comment se fait-il que je parle toujours de Dieu lorsque, autrefois, je n'en parlais pas ? En effet, maintenant, Monsieur Chapas est chargé de faire ce que je faisais autrefois, il prend le nom des malades et il assume sur lui une grande responsabilité {4}. »

Le 9 juillet 1894, il leur dit encore :

« C'est à votre insu que Chapas et moi cherchons à guérir votre âme, car il nous faudrait obtenir de vous des promesses que souvent vous ne tiendriez pas. »

Plus tard, le 27 novembre 1894 :

« Chapas et moi, nous vous tenons dans nos filets. Nous sommes les pêcheurs venus pour pêcher ceux qui voudraient s'échapper. »

Dès lors, Monsieur Chapas seconda régulièrement Monsieur Philippe dans ses travaux et ses œuvres envers tous ceux qui s'adressaient à lui. Ainsi le dimanche 6 janvier 1895 :

« Quand vous avez besoin de secours, demandez à Dieu

que Philippe ou Chapas vienne à votre aide, il vous sera sûrement accordé. »

Le plus mystérieux se produisit lorsque le 18 mars 1895 il dit :

« De grands pouvoirs sont dès aujourd'hui donnés à Chapas. »

Parfois les cas étaient difficiles. Ainsi Monsieur Chapas s'occupa d'un malade pendant deux ans sans arriver au moindre résultat. Un jour, il l'amena enfin à Monsieur Philippe qui lui demanda :

— Te repens-tu de tes fautes ?

Le malade, surpris, répondit :

— Mais, je n'ai jamais fait de mal à personne, j'ai toujours donné aux pauvres, et ainsi de suite.

Alors Monsieur Philippe lui répliqua :

— Dans ces conditions le Ciel ne peut rien pour toi.

Parfois l'expérience était cocasse comme ce qui arriva à Hector Durville ^{5} (1849-1923). Celui-ci avait quelques sujets qu'il n'était jamais parvenu à endormir. Il les amena un beau jour rue Tête d'Or. La séance était commencée. Il les laissa dans la salle en bas, monta et exposa sa demande.

— Caporal, dit Monsieur Philippe, va voir si tu peux endormir ces sujets.

— Cela n'est pas la peine, répondit Monsieur Chapas, ils dorment.

Hector Durville descendit, ses sujets dormaient ; une scène analogue se passa pour leur réveil.

La famille Grandjean

Le 31 août 1895 eut lieu une grande fête pour un double mariage car ce jour-là deux des futurs beaux-frères de Jean Chapas allaient se marier. Il était leur témoin ainsi que Monsieur Philippe car la famille Grandjean connaissait ce dernier depuis qu'il s'était installé à Lyon.

En effet, en 1861, le père Grandjean (1837-1901) avait la fièvre typhoïde. Une nuit qu'il était pris par le délire, il sortit en chemise en pleine neige. La fièvre s'en alla, mais il lui vint des douleurs dans le cou. Le docteur décida qu'une opération était nécessaire. Il vint pour cela à Lyon et s'assit tout triste sur un banc, près de l'Hôpital de la Charité. Un enfant d'une douzaine d'années vint s'asseoir à côté de lui et lui demanda pourquoi il était soucieux. Grandjean l'éconduisit vivement, puis se ravisant, lui raconta le sujet de son ennui.

Alors l'enfant l'amena chez un bouquiniste des environs, chercha un très vieux livre qu'il acheta. Il le remit à Grandjean en lui disant de brûler quelques pages du livre et de frictionner la partie malade avec les cendres. Grandjean suivit le conseil et fut guéri. Trente-neuf ans plus tard, en 1900, il fut amené pour la première fois rue Tête d'Or. Il reconnut en Monsieur Philippe l'enfant qui l'avait guéri d'une si étrange façon. Il raconta l'anecdote à Monsieur Philippe qui se contenta de l'écouter en souriant...

Des enfants Grandjean, il y avait Benoît (1870-1952), le comptable, qui laissera des comptes rendus de Séances, Antoine, l'artisan menuisier comme son père, et François le doreur sur étoffe, puis deux filles toutes les deux prénommées Louise ! La seconde Louise se maria la première en 1889 avec Jean-Baptiste Logerote et François se maria en 1899 toujours avec Monsieur Chapas et Monsieur Philippe pour témoins.

Madame Grandjean et son fils Jean

Étant jeune fille, Augustine Ravigneau (1871-1967) – qui allait devenir Madame Benoît Grandjean – souffrait des yeux. En 1889, elle alla rue Tête d'Or à l'insu de ses parents. Monsieur Philippe vint au-devant d'elle et lui dit bonjour comme l'on fait pour une personne que l'on connaît depuis longtemps. La bonne, lorsqu'elle était entrée, lui avait dit, en réponse à sa question, que le prix de la séance était de 3 francs. C'était beaucoup pour sa bourse de jeune fille. Après la séance, Monsieur Philippe la reconduisit et, la voyant ouvrir son porte-monnaie, lui dit :

« Mademoiselle, vous n'avez rien à payer. »

Depuis ce jour, la bonne ne lui demanda plus jamais rien.

Une autre fois, elle était venue à la séance avec une de ses amies, à la sortie de l'école. Elle se préoccupait du prochain passage du tramway qui devait la ramener chez ses parents. Monsieur Philippe, du milieu de la salle, lui dit :

« Mademoiselle, ne vous inquiétez pas, le tram ne passera pas avant que vous sortiez d'ici. »

Quand la séance fut terminée, il dit aux deux jeunes filles :

« Mesdemoiselles, vous êtes libres. »

Et en effet, le tramway passa lorsqu'elles furent arrivées à l'arrêt.

Après son mariage avec Benoît Grandjean en 1895, Monsieur Philippe lui dit à différentes reprises :

— J'ai un enfant à placer, le voulez-vous ?

— Oui, répondait-elle, je ne demande que la santé.

C'est ainsi qu'elle eut neuf enfants, tous bien portants. Monsieur Philippe était le parrain de plusieurs d'entre eux mais tous l'appelaient parrain. À l'âge de 3 ans, Jean (1913-1943), le dernier-né, eut la diphtérie. Le médecin avait déclaré qu'il ne passerait pas la nuit.

« *Toutefois, avait-il ajouté, s'il est vivant demain matin, il est sauvé.* »

Au milieu de la nuit, l'enfant s'assit tout à coup sur son lit et dit :

« *Parrain m'a guéri !* » et il demanda à manger. Le lendemain, le médecin le trouva debout et jouant.

À l'âge de 4 ans, en 1917 – Monsieur Philippe était décédé en 1905 – ce même enfant fut amené dans la maison natale de ce dernier. Il se promenait partout, allant et venant comme chez lui, disant : « *Voilà mon lit, mon armoire,* » etc., montrant les meubles qui avaient servi à Monsieur Philippe enfant.

Mariage et enfants

C'est le 18 décembre 1897, avec Monsieur Philippe comme témoin, que Monsieur Chapas épousa Louise Grandjean ^{6}. Elle était née le 21 octobre 1862 à Saint-Igny-de-Vers. Ils avaient donc le même âge. De ce mariage, ils eurent une première fille, Victoire, née le 26 février 1899. Le 26 mars, jour des Rameaux, Monsieur Philippe demanda à Gérard Encausse (Papus en occultisme 1865-1916) si le Martinisme avait pour but l'aide mutuelle. Sur la réponse affirmative de ce dernier Monsieur Philippe se tourna vers Monsieur Chapas et lui dit :

« *Dorénavant, Caporal, tu appelleras ta fille Martine* ^{7}. »

Le Docteur Gérard Encausse rapporte que Monsieur Chapas avait demandé une âme sans défauts. Comme sa fille Victoire était souvent gravement malade, il alla à une séance pour demander sa guérison. Il lui fut précisé que si elle vivait, une mère de famille laisserait ses enfants orphelins. Alors Monsieur Chapas répondit :

« S'il faut qu'il y ait des larmes, je préfère qu'elles soient chez moi. »

Victoire mourut à l'âge de 8 mois, le 30 octobre 1899.

Jeanne Chapas, sa seconde fille vint au monde le 24 juin 1902, jour de la Saint Jean-Baptiste.

« Un mort en congés »

Monsieur Chapas était, selon sa propre expression, « un mort en congés ». En effet, en 1899, il eut la fièvre typhoïde. Appelé probablement trop tard, le médecin ne put que constater le décès. Le médecin dressa l'acte de décès pour la mairie, fit les déclarations, et s'en alla. Le Docteur Emmanuel Lalande (1868-1926), qui était le gendre de Monsieur Philippe, vint voir Madame Chapas et lui présenta ses condoléances. Cette dernière lui demanda de veiller son mari et courut chez Monsieur Philippe pour demander son aide. Elle le connaissait depuis déjà de longues années et avait en lui une confiance aveugle et totale. Monsieur Philippe la reçut et lui dit, malgré le caractère urgent de la demande, qu'elle ne devait pas s'inquiéter, que son mari était sauvé... et d'aller préparer un bon café... qu'il arrivait.

Madame Chapas rentra chez elle, se rendit dans la cuisine pour préparer du café et revint avec la tasse de café. Le Docteur Lalande était encore là. Il en avait vu de toutes sortes et s'attendait à n'importe quel rebondissement. Elle dit alors à son mari :

« Jean ! Voilà, le Maître a dit de t'apporter du café. »

Monsieur Chapas s'assit sur son lit, prit la tasse et but le café.

Un peu plus tard, muni de l'acte de décès, il alla trouver le médecin qui resta interloqué. Voilà pourquoi, des années plus

tard, Monsieur Chapas disait qu'il était décidément un « mort en congés ».

VIE PUBLIQUE DE MONSIEUR CHAPAS

Séances de Monsieur Chapas

Lorsque Monsieur Philippe mourut le 2 août 1905, Monsieur Chapas continua à recevoir les malades qui venaient toujours nombreux à la salle de la rue Tête-d'Or. Il avait souvent répété à la séance que le « médecin en chef » était présent et Benoît Grandjean et d'autres ont affirmé que l'atmosphère spirituelle était la même.

Monsieur Philippe avait dit le 31 mars 1903 : « *Chapas va continuer les séances ; je vais m'absenter...* » Puis en juillet 1903 : « *Je reviendrai, mais en attendant, le Caporal sera toujours là pour ceux qui voudront venir le trouver.* »

Il l'avait préparé pour mener les séances et la première fois que Monsieur Chapas fit la séance, il n'eut aucun succès, tout le monde partit, il ne resta qu'une dizaine de personnes. À la fin, Monsieur Philippe rentra dans la salle, et dit à ces personnes qu'elles recevraient quelque chose pour cela.

Il prit en charge les séances en janvier 1902 qui se poursuivirent jusqu'en 1922 rue Tête d'Or. Au cours des hivers 1924-1925 et 1926, Monsieur Chapas tint ses séances au château de Mamix. Nous pouvons retrouver quelques-uns des comptes rendus de ces séances dans un journal commencé le dimanche 25 avril 1897 et achevé en 1907 et paru dans le livre de Serge Caillet : *Monsieur Philippe, l'Ami de Dieu.* [\[8\]](#)

Exercice illégal de la médecine

Monsieur Chapas hérita de tout au décès de Monsieur Philippe : des 52 loyers qu'il payait tous les mois aux pauvres et aux nécessiteux, comme des procès. Car les médecins

lyonnais lui intentèrent un procès en 1907, pour exercice illégal de la médecine.

L'avocat insista sur la charité de son client. Il ne lut que deux lettres : la première d'un médecin qui remerciait Monsieur Chapas de lui être venu en aide. La seconde du Docteur Gérard Encausse qui lui recommandait une personne. Les autres lettres avaient été versées au dossier et prouvaient largement combien il faisait le bien autour de lui.

Le président insista pour faire dire aux témoins qu'il faisait des gestes. « *Aucun* » fut la réponse unanime. Il tendait simplement l'index vers le Ciel au moment où il se recueillait pour prouver qu'il priait et pour inviter les assistants à en faire autant. On n'a pas insisté sur les paroles qu'il prononçait : « *Adressez-vous à votre médecin puis... adressez-vous à Dieu.* » Il disait aussi : « *N'ayez aucune confiance en moi, je ne fais rien, je ne peux rien, je ne suis rien.* » Quand on le remerciait : « *Non pas moi, remerciez Dieu, je ne fais rien.* » Il avait une façon de faire le tour de la salle en se penchant vers chaque personne sans rien dire, mains dans le dos, ne regardant pas celui qui lui parlait, ou s'il disait quelque chose c'était :

« *C'est bien* » ou « *Je demanderai pour vous* », « *Suivez le conseil que vous donne votre avoué* », « *On vous aidera* », « *Le Ciel n'abandonne personne* », « *faites la paix chez vous si vous voulez que Dieu exauce votre prière* » « *Quel est le nom de votre régisseur* », « *C'est très mal cela, Dieu défend ces choses* » – ou bien encore : « *C'est une blague, votre héritage est une mystification.* »

L'avocat parla également de jeunes filles enceintes abandonnées par leurs amants et prêtes à se jeter dans le Rhône.

Après une plaidoirie avec beaucoup de développements

mais chaleureuse, Maître Clozel, qui défendit dans le temps Monsieur Philippe, dit entre autres : *« Moi aussi j'ai été sceptique, j'ai souri comme vous – car on rit souvent quand on parle de prière ou de Dieu – mais lorsque j'ai examiné l'affaire de plus près, j'ai compris la sincérité de cet homme, sa grandeur. Il y a 2 classes de gens, les uns pensent ainsi, les autres pensent autrement, lesquels ont raison ? Ceux qui croient ou ceux qui ne croient pas ? Personne n'a le droit de rire. Il faut être juste. »*

Maître Clozel termina par le rapport de Gérard Encausse. Il cita ses noms et qualités et termina par cette phrase : *« Permettez ce dernier mot à un sceptique : Chapas guérit sans traiter, alors que tant de médecins traitent sans guérir. Condamnez-le si vous le voulez, mais vous ne pourrez le diminuer. »*

Il faut avouer que le rapport du Docteur Encausse en a bouché un coin à pas mal de gens :

« Je soussigné, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, ex-chef du laboratoire d'Hypnothérapie du Docteur Luys ^{9} à l'hôpital de la Charité, Officier de l'Instruction Publique et auteur de nombreux ouvrages sur les questions psychiques, certifie avoir étudié soigneusement depuis plusieurs années les procédés de Monsieur Jean Chapas, de Lyon, pour le rétablissement des facultés morales affaiblies par le désespoir, le doute, la haine..., et les réactions induites sur les organes physiques par cet affaiblissement.

Le procédé utilisé par Monsieur Chapas dérive de l'emploi de la tension mentale et de la prière. Il est exactement du même ordre comme origine que les actions produites à Lourdes et à Fourvière sous l'influence des prières collectives.

Monsieur Chapas ne touche pas les personnes. Il fait appel

à une sorte d'influence morale, il ne les endort pas, il ne leur fait pas de suggestion dans le sens médical du mot.

En toute conscience un Médecin ne pourrait voir l'exercice de son art dans ces actions toutes morales et relevant de la Foi. Personnellement je dois à Monsieur Chapas le rétablissement de l'équilibre moral chez des désespérés pour lesquels la médecine est sans effet.

A mon avis il n'y a pas, dans ces procédés, lieu pour un médecin de s'émouvoir, car je n'y trouve aucun rapport avec l'exercice de la médecine. Paris le 23 décembre 1907. »

On a ri au commencement, on est devenu sérieux, puis les yeux se sont tournés vers Monsieur Chapas qui partait – on l'admirait. Il s'est même trouvé des personnes qui pleuraient pendant que l'avocat parlait.

Un homme du peuple s'est écrié :

— *Mais que lui veut-on, il est innocent ! Quel est celui qui a déposé contre lui ?*

— *Un agent.*

— *Oh la... r, tenez-moi, ou je le cogne !*

Il faut tout de même noter qu'aucune des personnes participant à ses Séances ne savait – outre les 9 témoins – que Monsieur Chapas était poursuivi, et dans la salle de l'audience ce jour-là, il y avait au fond 3 de ses amis et le reste était des inconnus.

Sur l'intervention du Docteur Gérard Encausse, il fut donc acquitté, le tribunal ayant reconnu que le successeur de Monsieur Philippe n'agissait que par la prière.

L'Arbresle

Depuis l'été 1908, Monsieur Chapas habitait à l'Arbresle, localité située à une heure en train à l'ouest de Lyon, au pied des Monts Sauvages, où Madame Philippe (1859-1939) lui avait cédé la conciergerie du Clos Landar. Cette petite maison dite « du jardinier » située à l'entrée même du Clos Landar, sur la droite du grand portail d'entrée, était « construite sur terre plein de rez-de-chaussée divisée en trois pièces avec grenier mansardé au dessus, jardin à l'ouest et au nord close de treillis {10} ».

En novembre 1909, Marie-Olga Chestakow-Marshall (1877-1952), qui allait devenir l'épouse en seconde noce du gendre de Monsieur Philippe – Emmanuel Lalande – acheta le Clos Landar et congédia Monsieur Chapas qui s'installa tout près, au Clos Santa Maria, ancien couvent des Ursulines.

« Les relations entre Madame Chestakow-Marshall et Monsieur Chapas n'étaient pas très chaudes, et on en a toujours ignoré les raisons », nous a confié un témoin.

Marie-Olga Chestakow-Marshall appelait Monsieur Chapas « le bout de l'allée », le Clos Santa Maria se situant au bout de l'allée du Clos Landar. C'était une personne qui avait beaucoup écrit. Sa famille comme ses amis ont préféré passer sous silence cette pénible situation. Seul Max Camis (1895-1985), un ami intime de Monsieur Chapas, a rapporté :

« Quant aux relations avec la demeure voisine {11}, elles ont été très différentes de ce que l'on peut imaginer. Les rapports humains, dans leurs variantes, déjà si indécelables, peuvent encore dépasser les dimensions connues et se suffire d'un silence soutenu, plus constructeur {12}. »

Monsieur Chapas gardait le silence sur cette situation, mais son épouse la supportait beaucoup plus mal, et s'en contrariait

parfois.

Évocation d'un passé : Zhora

Marie-Olga Chestakow-Marshall est plus connue sur la scène ésotérique sous le nom de Zhora. Née à Odessa, dans la nouvelle Russie, le 1^{er} décembre 1877, elle était la fille de Léonid Nicolaïew Chestakow et d'Olga Eugevnia Gagarine (1853-1937). Sa mère était la sœur du prince Anatole Gagarine, conseiller d'État et maître de la cour de l'Empereur de Russie, Nicolas II.

Nous savons de son adolescence qu'elle fut semée d'épreuves qui la préparèrent à la rencontre ultime. Elle épousa à Paris, le 6 novembre 1895, Herbert Augustus Marshall (1860-1912). Le couple eut trois enfants : Philippe (1900-1966), Victoire (1904-1953) et Marie (1907-2003). Mariée à l'âge de 17 ans, ayant changé de pays, de genre de vie et de milieu, Marie-Olga Chestakow-Marshall fut atteinte en 1897 d'une crise de dépression intense, à la suite de maladies et d'épreuves diverses.

Pendant deux ans, des médecins l'assistèrent en permanence. En 1898, son mari devant faire un voyage en Angleterre, elle l'accompagna pour s'arrêter à Lyon où elle devait rejoindre sa mère qui venait de s'y installer. C'est à ce moment-là qu'elle rencontra celui qui devait la soigner définitivement : Monsieur Philippe.

Après le décès de Monsieur Philippe en 1905, elle s'était inquiétée des difficultés que pouvaient avoir à traverser Madame Philippe et sa mère Madame Landar (1831-1911), restées seules, et avait demandé à son mari s'il avait quelque objection à venir habiter le Clos Landar avec l'accord du Docteur Lalande. Une location-vente du Clos fut décidée et les Marshall y firent bâtir une deuxième maison reliée au

laboratoire de Monsieur Philippe.

Le déménagement fut prévu pour novembre 1906, époque à laquelle la construction devait être achevée. La vente définitive eut lieu le 23 novembre 1909 et Marie-Olga Chestakow-Marshall en devenait légitimement la propriétaire. Le 30 avril 1912, elle devint veuve. S'ensuivit son mariage avec le Docteur Lalande, en mars 1913 dans le Var, où ils firent construire une somptueuse villa sur la côte, avec sa plage et son port privés.

Ruinés complètement par la révolution Russe d'octobre 1917, ils quittèrent presque définitivement le Clos Landar, beaucoup trop coûteux à entretenir. Après le décès du Docteur Lalande en 1926, elle retourna vivre au Clos Landar et pour faire vivre sa famille, elle apprit un métier, celui de fermière, et vendait son lait à Lentilly, près de l'Arbresle. La qualité de son lait était d'ailleurs réputée dans la région.

Il était loin le temps de l'écrivain qu'elle avait été. Rappelons seulement que c'est sur le conseil de Monsieur Philippe qu'elle avait publié dans *L'Initiation*, sous le nom de Zhora, ses *Études tentatives* {13}. Cela déplaisait au Docteur Emmanuel Lalande (ils n'étaient pas encore mariés à l'époque) qui saisissait toutes les occasions pour dire sa façon de penser sur les femmes écrivains. Un jour, il fut beaucoup plus violent que d'habitude, et au moment où Alfred Haehl {14} (1870-1957) allait intervenir pour la défendre, il se tourna vers Monsieur Philippe et lui demanda :

— *Qu'en pensez-vous ?*

À la stupéfaction d'Alfred Haehl, Monsieur Philippe répondit :

— *Mais oui, Dac !*

Comme tous les grands artistes, son œuvre littéraire était

liée aux grands événements de sa vie (naissance de ses enfants, mariage et joies intérieures). Elle publia dans la revue *L'Initiation*, chère à Gérard Encausse, en 1901 et 1902 sous le fameux *nomen mysticum* de Zhora, dans la revue *Psyché* en 1913 puis en 1930 et 31 sous d'autres pseudonymes.

Au décès de Sédir (1871-1926), Émile Besson (1885-1975), secrétaire général de l'association des Amitiés Spirituelles, la pressentit même pour écrire la rubrique « Directives » du bulletin mensuel de l'association :

« Nous envisageons de reprendre la Revue. Une personne qui, pendant toute sa vie, a été une amie très intime de Monsieur Philippe serait disposée à nous écrire chaque mois un article qui serait dans la pure tradition de Monsieur Philippe, pour remplacer celui qu'écrivait notre Sédir. (Vous pouvez savoir, vous, qu'il s'agit de Madame Lalande, la veuve du Docteur Lalande – Marc Haven – qui vient de mourir) {15}... »

Émile Besson voulait ainsi remplacer la plume de l'écrivain mystique, mais son projet, opposé aux éditeurs Médéric Beudelot (1854-1930) et Paul Derain (1880-1966), ne trouva pas d'aboutissement.

Plus tard, Marie-Olga devenue Lalande fit quelques timides apparitions, littérairement parlant. En 1934, en collaboration avec André Lalande {16}, Lucien Chamuel, Jules Legras {17}, J. Durand {18} et Justin Maumus {19}, elle écrivit *Marc Haven* {20}, une biographie sur son second mari, puis en 1935, elle donna ses souvenirs sur Monsieur Philippe à la revue *Astrosophie* {21}.

Ce n'est qu'en 1948, soit cinq ans avant son décès, que, reprenant la plume, elle publia *Lumière Blanche* {22}, un peu

irritée par le contenu du livre du Docteur Weber-Bauler : *Philippe, guérisseur de Lyon à la Cour de Nicolas II* {23}, souhaitant ainsi réfuter page par page les différents chapitres du livre.

Le Clos Santa Maria

Par la suite, Monsieur Chapas s'installa dans le vaste couvent des Ursulines {24} situé sur le coteau de Collonges, à l'Arbresle, à l'emplacement même de l'actuelle maison de retraite. Ce couvent de soixante-neuf pièces avait été vendu à sa femme par sa propriétaire, Mademoiselle Inès Santa Maria (1846-1913). Elle-même l'avait acheté au moment de la séparation de l'Église et de l'État en 1905.

Monsieur Philippe l'avait désignée pour faire l'achat du couvent désaffecté, aux côtés de sa demeure. Quoique pauvre, cette femme obéissante, alla chez le notaire le jour de la mise en vente malgré une rage de dents, un capuchonnage la rendant méconnaissable. A la mise à prix, elle augmenta timidement de 50 francs. Jusqu'à l'extinction de la traditionnelle bougie, le silence régna, car tous les gens présents pensaient que la mystérieuse acheteuse était la sœur mère venant récupérer l'ancien couvent.

Elle ne resta pas longtemps propriétaire, car elle mourut en 1913, léguant les lieux à Monsieur Chapas qui n'en voulut pas. Alors la demeure fut vendue à Madame Chapas. Et c'est ainsi qu'elle devint propriétaire de cette maison...

« Intérieurement, les étages correspondaient assez mal, utilisant différents escaliers. La porte d'entrée, surmontée d'une croix banale, était peu accueillante, étroite et sombre, s'ouvrant sur un caniveau nécessitant des marches inégales. A l'opposé, le jardin sans verdure, tout en pente, obligeait

après les grosses pluies d'hiver, de remonter la terre {25}. »

Au rez-de-chaussée dudit couvent habitait Monsieur Auguste (1858-1942), frère de Monsieur Philippe, ainsi que sa femme et sa belle-mère. À la mort de son épouse très malade, il se retira à Loisieux où il finit ses jours dans la maison natale.

Monsieur Chapas vivait très simplement au premier étage tandis que la femme de Monsieur Philippe, richement installée par le baron de Graffenried (1889-1930), en occupait un autre.

Y logeait aussi Mademoiselle Antoinette {26} qui, autrefois, au 35 de la rue Tête d'Or, faisait l'accueil des visiteurs lors des Séances, ainsi qu'un pauvre homme, un peu simple, « Mouchu Piarre {27} », comme tout le monde l'appelait, et dont Monsieur

Chapas s'occupait. La cohabitation était aisée entre ces personnes de bonne volonté et au grand cœur qui vivaient dans la mémoire de Monsieur Philippe disparu.

Pierre Bucher et Georges Haehl

Monsieur Chapas était en relation, par un industriel de Strasbourg, Georges Haehl {28} (1862-1947) – qui avait connu Monsieur Philippe – avec les milieux irrédentistes français {29} en Alsace. Il connaissait donc intimement le Docteur Bucher {30} qui dirigeait ce mouvement {31} et dut sûrement l'aider dans sa tâche.

Pierre Bucher (1869-1921) fit ses études médicales à la Faculté de Strasbourg et à celle de Paris. Comme médecin, il se spécialisa dans le traitement des affections nerveuses et des maladies infantiles, mais surtout se dépensa sans compter au service de la cause française en Alsace-Lorraine. Par les revues qu'il dirigea – il était directeur de la *Revue alsacienne*

illustrée (1901), des *Cahiers alsaciens* (1912) et de *L'Alsace française* (1920) – par les sociétés artistiques et littéraires qu'il fonda, il a été, selon l'expression de Monsieur André Lichtenberger, « *le conservateur volontaire passionné et sagace de l'âme française en Alsace captive* ». Après la délivrance de ces provinces, il fut le collaborateur le plus dévoué de l'administration française.

Lorsque la Grande Guerre 14-18 fut imminente, Monsieur Chapas invita les familles du Docteur Bucher et de Georges Haehl à venir en vacances à l'Arbresle. C'est là qu'en octobre 1914, le Docteur Bucher, qui avait été surpris par les événements dans sa tâche patriotique, vint les rejoindre. Sa famille devait ainsi, par les soins heureux de Monsieur Chapas, rester à l'abri des épreuves que les Allemands n'auraient pas manqué de lui faire subir en Alsace même {32}.

Georges Haehl, pour sa part, resta là où le destin l'avait fait naître : à La Robertsau dans la banlieue de Strasbourg.

Si Monsieur Chapas évoquait « l'humilité », son ami Georges Haehl, avait réalisé ici-bas « l'obéissance {33} » ; car, n'ayant rencontré Monsieur Philippe que deux fois, sans même qu'il y eût d'entretien particulier, il avait compris tout de suite que « *là où le destin nous fait naître, là nous devons rester et attendre d'autres ordres* ». Né en 1862 dans l'usine familiale, il devait y mourir, en 1947, sans l'avoir jamais quittée. Il lui consacra ses jours, ses nuits {34}.

Cette usine fut créée en 1852 par Théodore Lamasse, dans une propriété qu'il avait acquise à La Robertsau. Il engagea comme principal collaborateur son préparateur en pharmacie et cousin Victor Haehl, qui prit la direction technique. À sa mort, en mars 1870, son cousin lui succéda en qualité de gérant de la Société. Quelques mois plus tard, l'Alsace passait

sous le joug allemand.

Le nouveau gérant, actif et énergique, surmonta toutes sortes de difficultés. Il trouva une nouvelle clientèle sur le marché d'outre Rhin et développa la production de son usine, malgré la concurrence naissante des nouveaux modes d'éclairage. Sous sa direction, la fabrique de La Robertsau acquit, dans la profession, une place de premier plan.

En 1901, Victor Haehl mourut à son tour, et son fils Georges, qui depuis plusieurs années dirigeait la fabrication, lui succéda. Traversant les deux guerres 1914 et 1939, durant près d'un demi-siècle, il allait veiller sur les destinées de l'Usine avec une incomparable maîtrise {35}. Mais l'homme, en lui, ne cédait en rien à l'industriel et sa bonté proverbiale lui avait acquis le respect et l'affection de tous. Il incarnait le type, très difficile et rare, du bon riche, de celui qui, se rendant compte des inégalités de la terre, veut mieux les répartir sans rien en garder.

Il était arrivé, en raison de sa compassion pour les déshérités, à recruter un personnel hétéroclite. Des caisses de retraite, de maladies, accident et maternités avaient été organisées dans son usine bien avant que la législation ne s'en occupât. En dehors des services administratifs, une secrétaire particulière avait la charge de venir en aide aux misères connues dans la ville et ses environs. Elle compensait les pensions en retard, apaisait le propriétaire intraitable, payait les notes chez le boulanger ou chez le charbonnier, sans compter des visites discrètes aux filles-mères à l'hôpital.

Fidèle à l'idée qu'il s'était faite de la vie, sentant que sa fin approchait, Georges Haehl légua, par son testament, 15 % de sa fortune personnelle à ses ouvriers {36}.

L'hôpital auxiliaire n° 18

Les jours au Clos Santa Maria s'écoulaient paisiblement. Après les séances de la rue Tête d'Or, Monsieur Chapas cultivait son jardin, difficilement parce qu'en pente, et vaquait aux différents travaux de cette demeure peu accommodante. Mais le Ciel allait lui confier une nouvelle mission. Le climat politique était alarmant et le conflit de 14-18 éclata. Un vent meurtrier balayait l'Europe.

Dès le début des hostilités, Monsieur Chapas transforma la plus grande partie du Clos Santa Maria en hôpital militaire {37}. Il y assumait totalement les frais médicaux et les dépenses matérielles. Cet établissement de fortune fut officiellement agréé comme hôpital de seconde zone numéro 18. Il pouvait y accueillir 60 blessés. L'atmosphère chaleureuse de prières et d'écoute était propice à leur convalescence et nombreux étaient ceux qui voulaient y être envoyés car, disait-on, on y guérissait plus vite que n'importe où.

Mais qu'importe ce que l'on disait, du reste, Monsieur Chapas faisait ce qu'il devait faire sans se poser de question. Et si pour cet engagement humanitaire qu'il assura jusqu'en 1919, on lui remit la médaille militaire, pour sa part, modestement, il dira : « *C'est le Ciel qui a fait cela.* »

Fin de son action publique

Monsieur Chapas avait consacré vingt ans de sa vie à ceux que son Maître lui avait confiés, il l'avait fait avec toutes ses forces et toute sa foi, mais des incidents graves s'étaient produits, certaines personnes cherchaient ouvertement misère à Monsieur Chapas et venaient même le provoquer dans sa propre salle. Il restreignit peu à peu le public des séances et se

tut de plus en plus.

Nous étions en 1920 et pour ces raisons, Monsieur Chapas allait bientôt fermer la maison de la rue Tête-d'Or. Il avait décidé de mettre un terme à son action publique et de ne plus recevoir que les amis intimes. Aux Séances qui précédèrent la clôture, et présentant la nouvelle guerre qui arrivait, Monsieur Chapas dit :

« Ne déménagez pas, ne faites aucune entreprise, restez dans la situation où vous êtes ; de grands événements sont proches. »

Le Professeur Émile Bertrand

Lorsqu'il eut définitivement fermé la maison de la rue Tête-d'Or, il accepta l'invitation de son ami Émile Bertrand {38} (1872-1929), professeur de Physique expérimentale à l'Université de Liège. C'était un savant et un chrétien. Engagé volontaire pendant la guerre de 14 où il reçut les Croix de guerre Belge, Française et Britannique, il avait été un chef de premier ordre.

Professeur, sa bonté et son affectueuse sollicitude pour ceux qu'il avait mission d'instruire l'avait fait surnommer par ses collègues et par ses élèves « le père des étudiants ». Il s'était notamment préoccupé de la situation d'un jeune étudiant russe, privé de ressources, qu'il aida et nourrit pendant les neuf ans où il le connut. Il eut une fin douloureuse, puisqu'il fut tué devant son domicile, le 23 octobre 1929, de deux coups de revolver, de la main même de son élève. {39}

C'est donc sur son invitation que Monsieur Chapas se rendit en Belgique en avril 1921, et c'est durant son séjour qu'eut lieu l'anecdote de la prière collective.

Monsieur Chapas fut reçu chez son ami Bertrand, et un

soir, ce dernier lui demanda de dire la prière en commun. Il accepta. La domestique de Bertrand se tenait derrière lui. Au moment où Monsieur Chapas leva la main pour commencer le *Pater*, la jeune fille tomba par terre à la renverse. Monsieur Chapas demanda de ne pas s'en occuper. Il fit lentement la prière et, après un instant de recueillement, il se retira.

Sur ces entrefaites, la domestique revint à elle et raconta qu'en voyant « le Monsieur » lever la main, elle s'était aperçue qu'il était vêtu d'une longue robe blanche.

Le sort de la France

Les dernières années de sa vie, Monsieur Chapas manifesta de plus en plus d'inquiétude au sujet de l'avenir de la France. Il en paraissait comme obsédé, et il annonçait aux amis qui l'interrogeaient qu'il y aurait d'ici peu de temps un nouveau conflit. Il parlait peu, mais sa main gauche tournait par moments une certaine mèche de cheveux, ce qui faisait dire à Madame Chapas : « *Ah ! Le papa est encore inquiet de la politique.* »

Un mot, une allusion, laissait voir sa pensée.

Son inquiétude portait essentiellement sur la situation internationale de la France surtout à propos des débats parlementaires. La lecture des journaux le laissait donc soucieux, et souvent il désignait de son doigt un article, le nom d'un ministre important, et disait : « *Vous voyez, cet homme-là est un fossoyeur de la France...* »

En 1932, un voyage avec sa fille à Saint-Vaast-la-Hougue fut pour lui un véritable calvaire. On rapporte qu'il eut des clichés sur ce Cotentin particulièrement touché plus tard par les drames du Débarquement. De retour de ce voyage, une rapide visite à Paris, aux Amitiés Spirituelles, fut ombrée encore de cette inquiétude concernant les années qui devaient

suivre. Sa prière fut pour l'éloignement de l'épreuve qui devait toucher Paris et ses habitants {40}...

Disparition de Monsieur Chapas

Monsieur Chapas aimait beaucoup pêcher dans le Rhône, à Nattages (Ain), et c'est précisément pendant qu'il s'adonnait à la seule distraction qu'on lui ait connue, qu'il est mort le 2 septembre 1932.

Il avait passé la journée à la pêche avec deux personnes, dont son ami François Galland, et au moment de plier les cannes et ranger tout le matériel, Monsieur Chapas leur offrit une cigarette en disant :

« *On s'en fume une dernière ?* » et ils ont fumé.

Au bout de quelques instants, Monsieur Chapas, qui avait son chapeau sur sa tête et qui était assis avec les autres, s'est levé ; il a enlevé son chapeau et il s'est effondré, inconscient. Une charrette tirée par deux bœufs et prêtée par un voisin transporta son corps jusqu'au château de Marnix où il résidait chez son ami Galland. Il rendit le dernier soupir dans la soirée, vers vingt heures.

Monsieur Philippe lui avait dit :

« *Jean, quand tu partiras, tu auras juste le temps de prendre ton manteau et ta canne pour me suivre.* »

Quand Monsieur Chapas partit, il y avait plus de mille personnes à son enterrement. Un an après, Madame Chapas fit donner une messe : il y avait une quarantaine de personnes et puis deux ans après, il n'y avait plus personne qui venait. On avait oublié...

APRÈS LE DÉPART DE MONSIEUR CHAPAS

Auguste Gauthier

Les funérailles de Monsieur Chapas – comme celles de Monsieur Philippe – eurent lieu à l'église Saint-Paul à Lyon et de là le cercueil monta, par le funiculaire, à Fourvière, puis au cimetière de Loyasse.

Sa disparition avait été un vrai coup de tonnerre, car complètement inattendue, et un grand chagrin, car avec lui on perdait un homme d'exception qui était pour tous un guide et un soutien.

Monsieur Chapas avait dit à Alfred Haehl et à ses amis :

« Lorsque je ne serai plus là, vous irez trouver Monsieur Gauthier. »

C'est ce qu'ils firent. Alfred Haehl rencontra Auguste Gauthier (1881-1947) toujours en dehors de chez lui. Dans les années 1930, souvent le mardi après-midi, Auguste Gauthier venait chercher en voiture Madame Haehl (1874-1962) et ses enfants. Il allait ensuite prendre Madame Philippe à l'Arbresle, et les emmenait faire un tour en automobile et prendre une tasse de thé ou goûter à Civrieux d'Azergues, proche de l'Arbresle. Pour résumer, Auguste Gauthier ^{41} se conduisait comme le successeur de Monsieur Chapas.

Il laisse à ceux qui l'ont connu le souvenir d'un homme de bien. Tout jeune, il rencontra Monsieur Philippe et, dès son retour du régiment, il s'attacha définitivement à lui. Après Monsieur Philippe et Monsieur Chapas, ce fut Auguste Gauthier qui reçut, jusqu'en 1930, rue Tête-d'Or, puis à son domicile, les affligés et les chercheurs attirés par l'immense renommée de la Maison, comme on l'appelait. Il donna là des

consolations, des réconforts, des directions, des soulagements physiques et moraux.

Il était grand, mince, très effacé, discret ; il portait une grande moustache blonde qu'il caressait en écoutant ; il écoutait beaucoup, donnait quelques conseils, parlait très rarement avec sévérité.

Si la confiance entendue était grave ou délicate, il fronçait le nez, et méditait avant de formuler une idée parfois très amicale, il hochait la tête, souriait avec douceur et disait simplement : « *Nous y penserons* », la route était aplanie. S'il s'agissait de maladie, il se recueillait quelques instants et disait : « *Nous demanderons au Ciel.* » Chacun recevait un réconfort moral ou matériel et repartait plus fort, apaisé.

Une fois, un homme simple et peu au courant des lois, avait avalisé des traites pour rendre service à un commerçant peu scrupuleux, en difficulté de trésorerie. Les dites traites n'ayant pas été honorées à l'échéance, le tireur se retourna vers ce brave homme et l'obligea, par ministère d'huissier, à payer en lieu et place du mauvais commerçant, lequel savait par avance qu'il ne serait pas en état de faire face à ses engagements.

Le malheureux, saigné à blanc, s'en alla trouver Auguste Gauthier, lui disant qu'il ne lui restait plus qu'à déposer son bilan. Ce dernier demanda pour lui et trouva auprès de ses amis la somme précise qu'il avait été condamné à payer. Et Auguste Gauthier dit :

« *Celui qui se dévoue pour son frère en danger de faillite ne fera pas faillite.* »

C'est lui qui ferma la maison du 35, rue Tête-d'Or [{42}](#).

À son décès en 1947, Auguste Gauthier n'avait désigné personne pour lui succéder.

Sa tombe, en face de celle de Monsieur Chapas, se trouve

dans le même carré que celle de Monsieur Philippe.

Révélations

Michel de Saint Martin (1894-1988) était un ami de Monsieur Chapas. Ses parents avaient connu Monsieur Philippe et suivi assidûment les séances de la rue Tête d'Or. Il tenait d'eux certains documents relatifs à ce dernier, eux-mêmes les tenaient d'un autre disciple du Maître, Claude Laurent [{43}](#) (1854-1923). Il nous fut rapporté quelques anecdotes qui montrent que Michel de Saint Martin connut tout jeune Monsieur Chapas :

Enfant, il était très turbulent et un jour, il revint de l'école le front ouvert au-dessus de l'arcade droite. Comme ses parents habitaient à 2 km de la rue Tête d'Or, sa mère alla trouver Monsieur Philippe qui s'appliqua, en séance, à « recoudre la plaie » à distance. Un autre jour, peu avant la mort du Maître, alors âgé de 10 ans, il se rendit rue Tête d'Or.

La mère d'un de ses camarades de classe était gravement malade et le décès était imminent. Ce fut Monsieur Chapas qui le reçut au bas de l'escalier. Il lui expliqua que cette femme allait partir, que c'était son heure, mais que le nécessaire serait fait pour que ce ne soit pas dramatique pour les enfants. Ce fut son premier contact avec Monsieur Chapas.

Puis le destin et la vie les séparèrent. Les voyages en Amérique et en Océanie, la guerre de 14-18, estompèrent les souvenirs de sa mémoire. Ce fut Phaneg de l'« Entente Amicale Évangélique » qui lui parla un jour de 1927 d'un mystérieux personnage lyonnais qui faisait les séances dans la continuité de Monsieur Philippe.

Tant et si bien qu'en 1928, lorsqu'il obtint sa mutation pour un nouveau travail à Lyon, il retourna voir Monsieur Chapas.

Michel de Saint-Martin attendait beaucoup de « ce mystérieux sage, ce savant humble et modeste, aux pouvoirs extraordinaires {44} dont Phaneg lui avait si souvent parlé. Et ce fut presque une déception lorsqu'il l'aperçut :

« L'homme, un solide gaillard d'une soixantaine d'années, [...] grand au-dessus de la moyenne, aux larges épaules, c'était lui. » Il regardait « ces sabots, ce pantalon à côtes rapiécées aux genoux, cette vieille vareuse de drap bleu, ce chapeau de feutre noir qui, certainement, avait reçu plus d'une averse. Il était à peine grisonnant de cheveux et sa moustache était très brune, sans un fil d'argent {45} ».

Son épouse « paraissait un peu plus jeune que son mari malgré ses cheveux blancs [...], elle était simplement mise, et cependant, rien en elle ne semblait commun. Ses traits, d'une grande douceur, étaient éclairés par de beaux yeux bleus {46} ».

Leur fille, Jeanne, était « une jeune femme, plutôt grande, mais admirablement bien proportionnée. Très jolie comme sa mère, elle ressemblait à son père dont elle avait les yeux sombres, très grands et infiniment doux », « ce regard à la fois doux et profond, qui semblait voir bien au-delà des yeux dans lesquels il plongeait » {47}. Pour Monsieur de Saint-Martin, ce fut le coup de foudre et Monsieur Chapas devint son guide et son ami.

Ses rencontres avec lui et sa longue amitié avec Jeanne Chapas, les documents qu'elle lui communiqua, devaient l'inciter à écrire Révélations {48}. L'ouvrage parut en 1937.

L'éditeur et ami Jacques Heugel (1889-1979) avait ainsi présenté le livre : « Ceux qui ont faim et soif de certitude trouveront ici une lumineuse réponse aux doutes qui les

tenaient. Le plan grandiose de Rédemption de l'Homme terrestre, et son accomplissement, hier comme aujourd'hui, sont mis en lumière sous une forme aussi claire qu'attrayante. »

La deuxième édition, préfacée par le docteur Philippe Encausse (1906-1984) en 1955, est due aux bons soins d'Henri Dangles, et Michel de Saint-Martin s'explique enfin sur le contenu : « *Révélation, entretiens spirituels sur Monsieur Philippe.* » Il dévoile ainsi l'identité des personnages. Le Monsieur Olivier du livre est Monsieur Chapas, et le Monsieur Dubourg est le *professeur Emile Bertrand* que nous avons déjà évoqué précédemment. Les *Révélation* de Michel de Saint Martin ne sont autres en effet que certains des enseignements de Monsieur Philippe retransmis ensuite par Monsieur Chapas.

Restées seules

En 1933, Madame Chapas demanda à Michel de Saint Martin de s'occuper des gens qui avaient été aidés par son mari. Elle lui demanda cela comme un service.

Il remplaça également Monsieur Chapas pour le travail à faire dans le Clos Santa Maria : vendanges, semailles, pommes de terre à planter, etc. c'est lui qui venait bêcher le terrain, lui qui faisait tout ce qu'il pouvait pour remplacer l'absence de Monsieur Chapas dans son jardin.

Et puis Madame Chapas s'en alla elle aussi. Elle décéda à l'Arbresle en 1945 où elle fut enterrée auprès de Mademoiselle Santa Maria. (Voir note 6 p. 16).

On alla à l'enterrement mais personne ne s'occupa de Jeanne qui était sans ressources. Elle vécut alors avec Michel de Saint-Martin et sa famille. En 1953, elle proposa à ce dernier de venir s'installer avec sa famille au Clos Santa Maria,

devenu trop grand pour elle seule. Ils habitèrent là pendant sept ans, puis un projet de ferme familiale les emmena en Charentes. Jeanne Chapas, ayant renoncé au Clos Santa Maria, vint alors habiter avec eux au château de La Beaurie Saint-Christophe, à Chalais, où elle logea désormais, et jusqu'à sa mort le 30 novembre 1986.

Maison de retraite « Les Collonges »

Mademoiselle Chapas avait renoncé au Clos Santa Maria, après un procès de vingt-et-un ans avec la municipalité de l'Arbresle, qui avait réquisitionné la demeure.

La municipalité avait, par convention du 31 mai 1946, pris à bail une partie de l'immeuble, en vue d'y installer un cours complémentaire auquel a été annexé ultérieurement un centre de formation professionnelle. Le 8 mai 1947, l'immeuble entier faisait l'objet d'une réquisition prise par le Préfet du Rhône, afin de permettre l'extension du centre, qui comportait un internat.

Cette réquisition, prorogée à deux reprises, n'avait pas été renouvelée au-delà du 28 février 1949. Or, le 29 novembre 1948, un incendie éclatait à partir d'une gaine de cheminée située dans une pièce utilisée comme salle de couture. Les mesures conservatoires n'ayant pas été prises immédiatement, les dégâts occasionnés par le sinistre ont été accrus du fait de l'infiltration des eaux.

Afin d'obtenir la réparation du préjudice causé par l'incendie, Mademoiselle Chapas introduisit devant le Tribunal Civil de Lyon une instance contre l'État et la commune de l'Arbresle.

Sur appel de Mademoiselle Chapas, la Cour d'Appel de Lyon, dans un arrêt du 5 juillet 1952, condamna la commune de l'Arbresle à verser à Mademoiselle Chapas une très forte

somme pour la réparation des dommages mobiliers et commit un expert pour l'évaluation des dommages immobiliers. Le procès, tout en rebondissements, ne fut définitivement terminé qu'en 1970.

La maison de Monsieur Chapas fut finalement détruite et, exauçant son vœu, une maison de retraite fut construite à la place. Émile Besson que Monsieur Chapas avait désigné comme étant « le lien » et « le gardien », mourut dans cette maison le 29 décembre 1975.

ANECDOTES SUR MONSIEUR PHILIPPE ET MONSIEUR CHAPAS

Étranges pouvoirs que ceux de Monsieur Philippe

De corpulence plutôt forte, le visage rond orné d'une moustache élégante, toujours accompagné de sa pipe car grand fumeur, Monsieur Philippe était habillé selon le style bourgeois de l'époque, chapeau melon et redingote. Son apparence, donc, ne laissait rien percevoir des étranges et nombreux pouvoirs qu'on lui prêtait alors. Car, outre les nombreux miracles attestés qui se déroulèrent dans la cour du 35 de la rue Tête d'Or, les disciples de Monsieur Philippe affirmèrent qu'il commandait aux éléments {49}, arrêtaït ou provoquait l'orage ; il avait même fait tomber la foudre aux pieds de quelques-uns comme Gérard Encausse ou Auguste Philippe {50} ; les oiseaux venaient sur son ordre voltiger autour de lui, la pluie tombait à son commandement {51}, etc.

Son gendre racontera qu'étant tous deux à Berlin en corps physique, la présence de Monsieur Philippe en corps physique fut également constatée à Lyon au même moment, et cela « *non par le phénomène de bilocation ordinaire, mais par un phénomène particulier, inexplicable, de suspension du temps et de l'espace* ». Alfred Haehl fut témoin d'expérience d'invisibilité également. Il était un jour avec Monsieur Philippe près de la ficelle de Saint-Paul, à Lyon, lorsqu'un homme l'aborda et lui demanda s'il y avait longtemps qu'il avait vu Monsieur Philippe, ajoutant qu'il serait très désireux de lui parler. Et Haehl de conclure :

« *Monsieur Philippe n'était visible que quand il le voulait*

Guérison de la fille du Procureur qui l'avait condamné

Monsieur Philippe fut convoqué un jour au Tribunal dans un procès pour exercice illégal de la médecine. Son avocat était venu, mais lui ne s'était pas dérangé. Le procureur s'était montré particulièrement dur, traitant Monsieur Philippe de menteur et de charlatan. Monsieur Philippe avait donc été amené à payer vingt-neuf amendes de quinze francs.

Le lendemain, le juge qui l'avait condamné vint le voir rue Tête d'Or. Très embarrassé – il venait de le faire condamner – il lui demanda s'il pouvait quelque chose pour sa fille âgée de 17 ans qui n'avait encore aucune dent ; les spécialistes pensaient que ses mâchoires n'avaient pas d'alvéoles. Monsieur Philippe écouta cet homme malheureux qui mettait en lui son dernier espoir. Il lui dit :

— *Dans combien de temps pensez-vous qu'elle aura ses dents ?*

Le juge répondit :

— *Je ne sais pas, peut-être dans deux mois !*

Deux mois après, la jeune fille avait toutes ses dents et cet événement fut constaté par un médecin.

Résurrection du fils d'un épicier

Un épicier installé dans un quartier populaire et vendant à crédit, vint un jour trouver Monsieur Philippe et lui dit que son fils, pour qui cependant il avait demandé, venait de mourir.

« *C'est bien, lui fut-il répondu, je serai chez toi tout à l'heure.* »

Arrivé à la maison de l'épicier, Monsieur Philippe lui

demanda si les docteurs étaient venus. Réponse négative.

— *Ton fils dort*, continua Monsieur Philippe, *mais dis-moi, y a-t-il beaucoup de gens qui te doivent ?*

— *Oui ! Tenez, de tous les gens inscrits sur ce gros cahier, c'est à peine si j'ai reçu quelques acomptes.*

— *Veux-tu leur réclamer ?*

— *Non*, répond l'épicier, *et puis je vais le mettre au feu.*

Monsieur Philippe demanda à se faire conduire dans la chambre du trépassé, l'appela par son nom et lui rendit la vie.

Mort du cardinal X

Un jour, Madame Chapas vint trouver Monsieur Philippe et lui dit :

— *Oh, cette nuit, j'ai fait un drôle de rêve. J'ai vu un grand enterrement mais dans le corbillard il y avait une tête toute décomposée. Derrière suivaient un grand nombre de prêtres et de magistrats, de membres du barreau et de la politique et une grande foule. En tête, conduisant le cortège, il y avait un diable rouge qui gesticulait et semblait heureux.*

— *Eh bien !* répondit Monsieur Philippe, *dans quinze jours tu verras exactement cet enterrement comme tu l'as vu en rêve, sauf le diable qui y sera mais que personne ne verra.*

Or quinze jours après, Madame Chapas vit le cortège et c'était le cardinal X (de Lyon) que l'on enterrait. Renseignements pris, elle sut de source autorisée que tout de suite après sa mort, le corps du cardinal se décomposa et répandit une odeur telle qu'on laissa juste la tête et que, pour donner le change aux visiteurs, on simula un corps, le véritable ayant été enlevé.

Le Maître se met en colère

Un jour, Claude Laurent et Monsieur Philippe étaient invités chez X qui donnait un grand dîner. Parmi les invités, il y avait un médecin et sa femme. Or ce Monsieur avait eu une mésaventure avec sa femme. Il devait aller chez un malade mais avant de s'y rendre, il était passé à l'improviste chez lui et trouva, sous quelques papiers, une correspondance entre sa femme et un amant.

Il bouillait de colère et de jalousie, se disant qu'il la tuerait au retour du dîner. Il arriva le soir, chez X, à sept heures pour le dîner. Tout le monde se mit à table, quand Monsieur Philippe prit une colère formidable ! Il tapait des coups de poing sur la table, il trépignait, il maugréait... Les invités ainsi que les hôtes ne comprenaient pas, Monsieur Philippe ne se mettait jamais en colère.

Il y avait probablement une raison à cette colère mais Claude Laurent, un peu sidéré, ne la comprenait pas. Il demanda donc à Monsieur Chapas qui lui dit quelques jours après :

« Dans l'assistance, un homme a eu la preuve que sa femme le trompait. Il avait décidé de la supprimer mais le Maître a vu le démon qui le poussait à commettre ce crime. Il a donné l'ordre à ce démon de s'attaquer à lui. Monsieur Philippe l'a alors manifesté par sa colère. À ce moment-là, il l'a dompté. Et rien ne s'est passé, l'homme n'a pas tué sa femme. Et tout s'est arrangé. »

Une séance de Monsieur Philippe rue Tête d'Or

Un enfant de douze ans fut amené par son père et présenté comme ayant l'appendicite. Monsieur Philippe discourt sur cette maladie, disant qu'elle était plus fréquente aujourd'hui, qu'elle était appelée autrefois coliques de Miserere. Puis après

avoir demandé s'il se trouvait des médecins dans l'assistance, trois personnes répondirent.

Monsieur Philippe les pria de visiter l'enfant et de confirmer ou non le diagnostic qui fut reconnu exact. Il fit entrer l'enfant dans un cabinet où il le laissa pendant quelques minutes, puis l'ayant ramené devant le public, il fit constater par les médecins son état ; ceux-ci reconnurent qu'il était guéri et ne trouvèrent plus de douleur à l'emplacement de l'appendice.

Monsieur Philippe fit comme à l'ordinaire la tournée des malades demandant à chacun ce qu'il ressentait. Arrivé près d'une femme qui le priait de guérir son fils très malade et condamné, il lui dit quelques paroles de consolation puis ensuite :

« Ma pauvre femme, que voulez-vous, il faut bien que nous mourions, que nous nous en allions – puis comme en aparté – heureusement ! » en levant les yeux au Ciel.

Un peu plus loin, une autre brave femme lui demanda une guérison, il lui dit :

« Vous aimez bien le café, n'est-ce pas, et bien privez-vous pendant quelque temps de cette gourmandise », et s'adressant au public :

« Et vous ne dites plus de mal de votre prochain seulement pendant deux heures, et il sera accordé à cette pauvre femme ce qu'elle demande. »

Tout le monde acquiesça.

Monsieur Philippe continuant sa tournée arriva près d'une personne qui lui demanda pourquoi Dieu permettait des souffrances semblables à celles que venait d'endurer une pauvre femme séquestrée pendant de longues années par sa famille. Il répondit ceci :

« C'est peut-être pour toi que cette malheureuse a tant souffert ! »

Au théâtre

Un jour, Monsieur Chapas et sa femme se trouvaient au Grand Théâtre de Lyon accompagnés de Monsieur Philippe, de Madame Philippe et de leur fille. Or un Monsieur Joannès, magicien de son état et qui, bien sûr, avait entendu bien des choses au sujet de Monsieur Philippe, voulut l'entreprendre, juste avant le début de la représentation.

Monsieur Philippe, qui n'était pas dupe de la tentative, glissa à l'oreille de Madame Chapas et à voix basse :

« Tu vois ce monsieur, tout prêt de nous, là, derrière ! Hé bien, il ne va pas repartir seul ! »

L'individu fut soudainement pris d'une diarrhée qu'il eut bien du mal à retenir avant de sortir de la salle précipitamment. Grosse rigolade dans l'entourage de Monsieur Philippe...

Un bon repas

Un homme ne pouvait plus manger. Chaque fois qu'il essayait de manger, il avait des vomissements où le sang venait. Monsieur Philippe lui donna l'adresse d'un restaurant, lui dit d'y aller et de se faire servir un bon repas. L'homme y alla, mais n'osa pas commander le repas de peur d'en mourir. À la fin de la journée, Monsieur Philippe vint le rejoindre, commanda un repas pour eux deux, l'obligea à manger, puis à boire du café ; ensuite ils jouèrent au billard.

Puis Monsieur Philippe le quitta ; l'homme rentra chez lui persuadé qu'il ne vivrait pas jusqu'au lendemain. Mais le lendemain, il revint à la séance, tout heureux de la bonne nuit

qu'il avait passée. Monsieur Philippe le renvoya alors chez lui à la campagne et lui donna même de l'argent pour le retour.

Un spéculateur acculé

Lucien Dru était un spéculateur malchanceux. Un jour, il se trouva acculé et ne savait plus ce qu'il adviendrait de lui. Le voyant se désespérer, un ami l'adressa à Monsieur Philippe, qui lui donna une indication pour la Bourse du lendemain. Le joueur suivit le conseil et perdit 100 000 francs.

Encore plus malheureux, il ne revint pas voir Monsieur Philippe, naturellement, lorsque quelque temps plus tard, sur le point d'être saisi, il hérita une somme énorme de quelque parent éloigné. Interrogé, Monsieur Philippe répondit :

« Vingt-quatre heures de souffrances de moins et cet homme n'héritait pas ; bien plus, il était inculpé. »

Empoisonnement du comte Mouraview

En 1903, les séances furent suspendues trois semaines sous prétexte de réparations. En réalité, à la suite d'une campagne de presse forgée par un certain Rachkowsky, Monsieur Philippe était filé journellement par la police. Il faillit même être emprisonné comme espion jusqu'au 25 avril 1903, *« jour où, dit-il à Sédir, j'ai envoyé un télégramme à qui de droit »*. Il lui demanda ce qu'on disait de lui. Sédir répéta les racontars : qu'il était un médium, qu'il évoquait les esprits et les défunts avec le Tsar et la Tsarine, etc. Il lui dit alors :

« Pour un million, je ne voudrais pas que cette campagne de presse n'ait pas eu lieu. D'ailleurs, je n'ai pas besoin de tant d'affaires pour que des phénomènes se produisent ; je peux te faire venir tout de suite, ici, le Tsar Alexandre et l'empoisonnement du Comte Mouraview, la scène peut être reproduite ici sur l'heure ; je peux faire revenir non seulement

l'esprit des gens, mais aussi leur corps. »

Soudain, l'aspect de la pièce changea, tout disparut, et apparut le cabinet du Ministre de l'Intérieur russe ; un domestique apportait le plateau à café ; un homme en uniforme entra, versait quelque chose dans les tasses et disparaissait ; puis le Ministre entra, s'assit, but le café tout en écrivant, puis fit les gestes d'un homme empoisonné ; Sédir entendit prononcer quelques paroles en russe, le vit essayer de se lever pour appeler, et retomber mort dans son fauteuil.

Un boiteux de Miribel

Un habitant de Miribel souffrait des jambes. Tous les efforts du médecin pour l'empêcher de boiter avaient été vains. Monsieur Philippe le rencontre et se fait raconter ses ennuis ; puis il lui dit :

« Laisse donc ta canne et essaie de marcher un peu. »

Après bien des hésitations, l'homme se décida à essayer. Et à mesure qu'il faisait des efforts pour marcher, il boitait moins jusqu'à ce qu'il ne boite plus du tout. Monsieur Philippe lui demanda alors :

« Mais, que t'a dit le docteur ? »

Quand il eut prononcé ce mot, ils virent le docteur qui venait au loin sur la route. Lorsque le malade eut fini de raconter que le praticien avait déclaré souvent qu'il ne pouvait rien, celui-ci était arrivé à leur hauteur et il put constater la guérison.

Ensuite Monsieur Philippe ajouta :

« Je crois que tu n'es pas toujours très patient avec ta femme ! »

Et la femme d'arriver également. Quand elle fut tout près d'eux, elle fut frappée de voir son mari qui marchait droit.

Monsieur Philippe s'en alla en disant à l'homme :

« *Sois bon avec ta femme ; écoute toujours ce qu'elle te dira.* »

Un enfant guéri sur l'insistance de sa mère

Une femme, au type italien, vint un jour à la séance accompagnée d'un enfant et en portant un autre dont la jambe était de dix centimètres plus courte que l'autre. Monsieur Philippe passa, regarda l'enfant et ne dit rien. Il passa à nouveau plus tard, regarda l'enfant et ne dit rien. Les personnes voisines demandèrent au Maître de le guérir.

— *Doit-il vraiment être guéri ?* demanda Monsieur Philippe.

— *Oui*, dirent-elles à nouveau, *guérissez-le.*

— *Je ne sais pas s'il doit être guéri.*

Nouvelle insistance. Alors Monsieur Philippe fit placer à terre l'enfant qui tomba. Puis il le prit par la main. À mesure que l'enfant marchait, sa jambe atrophiée devenait semblable à l'autre. Un médecin qui était dans la salle constata la guérison. La séance continua. L'enfant jouait avec les rideaux pourpres qui étaient tirés devant les fenêtres à cause du soleil. Son frère voulut à plusieurs reprises l'en empêcher. Soudain, de sa jambe guérie, l'enfant donna un grand coup dans la figure de son frère qui tomba assommé. A ce moment-là, Monsieur Philippe était tout près ; il regarda l'enfant puis les personnes qui avaient demandé la guérison, et s'éloigna en secouant la tête.

Expérience de jeunesse

Le Docteur Jean-Pierre Gallavardin (1825-1898) fut le fondateur de l'hôpital Saint-Luc de Lyon, hôpital où devait

exercer le Docteur Lalande, gendre du Maître. Il s'était intéressé plus spécialement aux remèdes d'action psychique. En 1880, avec d'autres médecins, ils vinrent proposer à Monsieur Philippe l'expérience suivante. Ils avaient placé sept chiens dans sept chambres différentes de diverses maisons de

Lyon. Ils voulaient qu'à l'heure dite, Monsieur Philippe tuât les chiens à distance.

Monsieur Philippe leur répondit :

« C'est dommage de supprimer des existences mais, puisque vous le voulez, vous pouvez aller voir, vos chiens sont morts ! »

Le jeu du pendu

Monsieur Philippe voulut faire une expérience. Une assistante alla, sur son ordre, acheter de la grosse ficelle pour faire de la corde de pendu. Monsieur Philippe demanda un bourreau ; une dame se lève, il lui donne un parapluie à tenir autour duquel il dispose un nœud coulant, et il passe la corde sur une file d'assistants en les prévenant que chacun va sentir la centième partie des souffrances de la pendaison ; ce qui eut lieu sauf pour un ouvrier qui tomba, la langue pendante. Au bout d'un instant, les symptômes disparurent. Chacun reçut un fragment de la corde.

Un assassin dévoilé

Lors d'une séance était entré un homme qui avait gardé son chapeau et se tenait debout près de la porte, dévisageant les assistants d'un air dédaigneux. Monsieur Philippe le pria de sortir. De l'autre côté de la porte, il lui dit :

— Pourquoi as-tu assassiné ton fils ?

L'homme, ahuri, resta sans réponse.

— *Tu l'as tué*, continua le Maître, *et tu l'as enterré sous ton escalier.*

L'homme se mit à trembler et demanda pardon.

Monsieur Philippe lui dit :

— *Tu es catholique, suis ta religion.*

Ils rentrèrent dans la salle. Après la séance, l'homme alla trouver Monsieur Philippe et lui dit :

— *Mais, si je suis ma religion, il faudra que je me confesse.*

Alors Monsieur Philippe lui répondit :

— *Je prends cela sur moi ; ne dis rien de cela à personne.*

Monsieur Chapas dans la continuité

Monsieur Chapas est le seul à qui Monsieur Philippe ait donné tous ses pouvoirs. Nombreux en auraient été orgueilleux et pourtant il semble avoir été d'une humilité déconcertante.

Jeanne Chapas, que je visitais à la maison de retraite de Chalais, me dit un jour :

« *Mon père était comme tout le monde mais il ne ressemblait à personne.* »

Les anecdotes qui suivent le montrent assurément. La plupart d'entre elles ont été transmises oralement par Madame Chapas, François Galland, Benoît Grandjean, Maurice Vacher (1886-1950), Louis-Alexandre Faucher (1853-1927), et Max Camis. Nous nous sommes simplement efforcés de les transcrire. {53}

Première séance

Un jour, Monsieur Chapas parlait avec Alfred Haehl dans la

grande pièce où avaient lieu les séances de Monsieur Philippe, 35 rue Tête d'Or. On frappa à la porte et un monsieur et une dame entrèrent portant un enfant qui ne pouvait marcher. La mère expliqua quelque chose et montra le genou de l'enfant, qui était gros à peu près comme la tête. Alfred Haehl s'était mis respectueusement un peu à l'écart.

Monsieur Chapas se mit à marcher dans la chambre ; il était visible qu'il priait. Puis il alla au bout de la salle et dit à l'enfant de venir le rejoindre. La mère eut un mouvement d'étonnement et de crainte, comme si elle voulait dire : « Mais vous savez bien que c'est impossible. » L'enfant se leva, et franchit la salle en criant et en geignant. La mère tremblait. Il arriva vers Monsieur Chapas, qui lui caressa les cheveux, et dit :

— *N'ayez pas peur, Madame, il n'a pas mal.*

Et à l'enfant :

— *Va près de ta mère.*

L'enfant y alla en courant.

— *Regardez son genou, Madame.*

Le genou malade était devenu aussi sain que l'autre.

Gare Saint-Paul

Un lampiste de la gare était venu trouver Monsieur Chapas, qui venait de s'installer avec Alfred Haehl dans un compartiment du train partant pour l'Arbresle. L'ouvrier montra sa main gangrénée, bleue, recroquevillée, raidie, et dit en pleurant qu'on devait la lui couper le lendemain. Il s'était légèrement blessé en nettoyant les lampes, et la petite plaie s'était infectée.

— *Couper la main, pas si vite, dit Monsieur Chapas, voyons, étendez un peu les doigts.*

L'homme fit un effort. Les doigts s'étendirent un peu.

— *Encore ! Encore !*

Les doigts s'étendirent peu à peu puis il ouvrit sa main tout à fait. Elle était redevenue parfaitement normale.

Et pour l'effort que l'homme venait de faire, Monsieur Chapas lui donna une pièce de 2 francs.

Un ange passe

François Galland connaissait un marchand de meubles qui avait un magasin au 16 rue du Bœuf, à Lyon, tout proche du laboratoire de Monsieur Philippe qui était au 6. Il vendait ses meubles à crédit ou au comptant, comme l'occasion s'en présentait.

Or un jour, un ménage de jeunes mariés vint le trouver :

— *Nous aimerions bien nous installer et vous acheter des meubles, mais nous ne pouvons pas vous les payer tout de suite.*

— *Qu'à cela ne tienne !* Le marchand leur remit ce qu'il lui demandait et vida son magasin. Le soir, il alla se coucher après dîner, satisfait d'avoir aidé son prochain.

En s'endormant, il « pensa » à Monsieur Chapas. Le lendemain en ouvrant son magasin, il était à nouveau plein de meubles... et quand on interrogea le marchand sur ce fait extraordinaire, il n'avait de cesse de répéter que des anges étaient venus dans la nuit le lui remplir.

Présence biblique

Un jour, quelques personnes s'indignaient en séance de ce que certaines femmes (elles étaient plusieurs) se croyaient et se disaient la réincarnation de la Vierge.

« *Je vous ai déjà dit de ne pas juger, elles sont dans*

l'erreur ; ne les jugez pas : ce sont des filles de Jérusalem qui ont vécu avec la Vierge et qui, présentes à son Assomption, ont reçu d'elle des émanations pendant qu'elle montait au Ciel. »

Rue Tête d'Or

Une porte venait de s'ouvrir à côté d'Alexandre Faucher alors qu'il était assis sur l'un des grands bancs de la salle, parmi la foule. Une jeune femme en sortit, serrant étroitement contre elle son nourrisson chétif qui vagissait.

Sûrement très émue, elle ne fit même pas attention à la présence de la foule autour d'elle, et c'est d'une voix étranglée qu'elle dit :

— Alors, vraiment, vous êtes sûr ? Il ne retombera pas malade ? Vous me l'avez guéri ?

C'est d'une voix grave que Monsieur Chapas répondit :

— Comment voulez-vous que ce soit moi qui l'aie guéri ? Je suis un homme comme les autres. Je me contente de demander. Et quelquefois, dans sa bonté, le Maître m'exauce. Mais c'est pure générosité de sa part. Souvenez-vous que nous ne sommes que des serviteurs inutiles. Et puisque vous avez reçu plus que votre dû, cette fois, il faudra vous acquitter de votre tâche envers les autres. N'ayez plus de mauvaises humeurs contre votre mari ! Soyez davantage indulgente quand il sera las de son travail. Essayez de bavarder moins avec vos voisines. Pas de commérages ni de médisances.

— Je m'y efforcerai. Je tâcherai de faire du bien. Il faudrait être une idiote pour ne pas vous écouter...

— Un bon mouvement chaque jour, une pensée d'amour à chaque heure. C'est déjà assez difficile ! Ne promettez pas

plus. Mais au moins, observez cela...

— Je vous le jure, Monsieur Chapas, sur ma pauvre maman qui est morte !

Puis la jeune femme partit très vite, en emportant son bébé dans ses bras.

Les canards du Piarre

Un jour de 1912, « Piarre » voulait faire rentrer les canards qui ne voulaient pas, et il les poursuivait avec un bâton. Monsieur Chapas dit : « *Laissez donc ça. Il faut être poli.* »

Il tira son chapeau et leur demanda : « *Si ces messieurs et dames veulent bien rentrer.* » Ils s'arrêtèrent de fuir, et rentrèrent à la file.

« Piarre » regardait avec des yeux ronds, en riant. Et le lendemain, il voulait faire la même chose !

La fête des Rameaux

Monsieur Philippe avait souhaité qu'on le fête le jour des Rameaux et depuis son départ en 1905, ses disciples se sont réunis toutes les années autour de Monsieur Chapas. Un jour des Rameaux 1912, Monsieur Chapas prit la parole.

« Le Maître nous a dit le jour de sa fête le 1^{er} avril 1900 : “Je suis peiné de voir ce que vous faites pour moi. Je ne suis pas ce que vous croyez, ni même un saint ; je suis moins que vous. Ce que j'ai de plus que vous, c'est que je suis confiant dans ce qui est écrit dans l'Évangile.” Ensuite il demanda plusieurs petits enfants et récita le “Notre Père” en nous recommandant de le suivre. Puis il ajouta : “Mon Dieu, faites que nous ne succombions point à la tentation.” Et il dit encore une fois le “Notre Père”. Puis : “A partir de ce moment vous aurez la tranquillité de l'esprit, vous serez plus forts et

supporterez les épreuves avec plus de résignation.” »

Et Monsieur Chapas ajouta cette fois-là :

« Désormais, le jour de sa fête, vous pouvez demander ce que vous voudrez, le Ciel vous l'accordera. »

Les pièces d'or

Emile Bertrand se trouvait chez François Galland, et Monsieur Chapas lui expliquait qu'un jour il avait eu besoin d'or et que le Ciel était intervenu en sa faveur. Il avait trouvé sur la table tout un sac rempli de pièces. Bertrand, incrédule, ne pouvait se résoudre au fait que le Ciel avait envoyé des pièces d'or et non des pépites ou des lingots.

« Dites donc, vous croyez que le Ciel a besoin de vos machines pour frapper les pièces ? Je vais vous en donner la preuve tout de suite », dit Monsieur Chapas. Et deux pièces tombent du plafond. Emile Bertrand se baissa et ramassa deux louis d'or.

« Alors, qu'est-ce que vous en pensez ? ajouta Monsieur Chapas, tenez, gardez-en une en souvenir. »

Et il mit l'autre dans sa poche. Émile Bertrand était soufflé.

Remerciement

Un jour, Monsieur Chapas se promenait avec un ami. Passant devant un pauvre, Monsieur Chapas l'avait salué et lui avait donné une pièce. Un peu plus loin il avait murmuré : *« Merci. »*

Surpris son ami demanda :

— Mais, Monsieur Chapas ? Je ne comprends pas. Vous lui donnez de l'argent et vous lui dites merci ?

— Oui, il me rend un service. Il me permet de lui faire une

petite aumône et ainsi de lui venir en aide. Je fais donc un travail pour le Ciel. Alors c'est normal, puisqu'il m'aide, je le remercie...

La grippe espagnole

Monsieur Chapas connaissait un mécanicien qui faisait la navette sur les chemins de fer entre Culoz et Genève. Il l'aimait beaucoup car il l'approvisionnait en tabac. Or un jour de 1916, il alla à Culoz mais n'y trouva pas son ami. Rencontrant alors sa femme, il lui demanda une explication. Son mari était couché avec la grippe espagnole. Monsieur Chapas demanda l'ordonnance que le médecin avait faite et une casserole. Il réclama également une tasse et un peu d'eau, puis le réchaud à pétrole et il monta dans sa chambre en disant :

« Demain, il ira me chercher du tabac ! Où est l'ordonnance ? »

La femme, complaisante, lui donna l'ordonnance. Il la déchire, la met dans la casserole avec l'eau ; il fait bouillir l'eau et la verse dans la tasse, y met un bout de sucre, et tendit l'ensemble à son ami :

« Buvez ! Il faut que vous preniez tout de votre ordonnance. »

Le lendemain matin, le type prenait son train et il n'a plus été question de grippe espagnole...

L'hôtel Labeye

Au tout début de ses vacances à Yenne, Monsieur Chapas logeait à l'hôtel Labeye ^{54}. Un jour, une réserve d'huile pour lampe prit feu dans le débarras. Monsieur Chapas était à la pêche, tranquille, quand il vit tout d'un coup son ami Labeye

venir en courant vers lui pour lui demander secours :

— *Monsieur Chapas, mon hôtel est en feu !*

En effet, il sortait des flammes du toit de l'hôtel. Monsieur Chapas lui dit alors :

— *Eh bien ! Souffle dessus pour l'éteindre !*

Devant l'hébétement de son ami qui n'avait aucune envie de plaisanter, c'est Monsieur Chapas lui-même qui alla souffler sur l'incendie. Le feu s'éteignit instantanément.

Jeanne Chapas ignorait tout à ce moment des pouvoirs de son père. Elle en garda toute sa vie une vive impression et lorsque, âgée, elle se remémorait ce souvenir, on sentait l'émotion et le respect.

Le parapluie

Un jour, Monsieur Philippe était venu prendre un café chez Monsieur Chapas, 96 rue Tronchet à Lyon, juste avant de donner une séance. Ils étaient descendus en causant, mais ce jour-là, en arrivant sur le seuil de la porte donnant sur la rue, ils s'aperçurent qu'il tombait une pluie très dense et menaçant de durer. Monsieur Chapas dit à Monsieur Philippe :

— *Maître, je vais chercher un parapluie parce que nous allons nous mouiller.*

Monsieur Philippe lui dit alors :

— *Non, non, pas la peine, tu ne vas pas remonter, j'ai ma canne !* Et il ajouta : *Serre-toi contre moi.*

Il leva sa canne et il partit comme cela, la canne à la main. Ils ne furent pas mouillés.

Post mortem

Monsieur Chapas savait qu'une de ses vieilles amies venait de mourir. Ne pouvant se rendre à l'enterrement, il s'en alla la

voir, accompagné de François Galland, jusqu'à un village éloigné de quelques kilomètres. Arrivé à la ferme, Monsieur Chapas demanda s'il pouvait voir la grand-mère pour la saluer une dernière fois.

On les fit entrer dans une pièce où il y avait déjà quelques personnes de la famille. Ils s'installèrent et on leur servit du café. Après leur avoir parlé pendant quelques instants, Monsieur Chapas se leva et il alla voir la grand-mère. Il frappa à la porte de sa chambre et il entra. Puis il ferma la porte. Tout d'un coup, Galland et les autres entendirent Monsieur Chapas qui priait. Enfin, c'est ce qu'ils crurent tout d'abord, mais la grand-mère répondait. Et ils les entendirent ainsi parler pendant près de deux heures. Puis Monsieur Chapas sortit tout tranquille. Il venait d'avoir une conversation avec une morte. Les paysans et Galland en étaient bouche bée. Il prit son café.

Opération remise

Monsieur B. alla demander à Monsieur Chapas pour une parente malade, au loin, qui voulait être opérée, et qui avait pris rendez-vous avec les médecins pour le jour même où se tenait la conversation. Monsieur B. en informa Monsieur Chapas. Celui-ci dit :

« *Les idées peuvent changer.* » Quelques jours après, Monsieur B. apprenait que ce jour-là, peu après la conversation, cette dame avait écrit au médecin lui annonçant son intention de remettre l'opération.

Leçon d'humilité

Maurice Vacher était un ami de Sédir. Il était directeur de l'hôpital Rothschild à Paris. Il avait vu Monsieur Chapas et d'emblée avait compris le personnage : « *Je me rappelle,*

j'étais dans son jardin. Nous nous promenions et je posais des questions à Monsieur Chapas qui me répondait. Il était devant moi et me conduisait à sa vigne. Je me suis dit : "J'ai tout de même beaucoup de chance de connaître cet être qui a été X dans une autre vie." »

Monsieur Chapas le remit alors à la raison. Il mit le pied sur un tuteur qui se trouvait par terre, perdit l'équilibre mais se rattrapa de justesse. Et comme n'importe qui, il jura, ajoutant :

« Encore un peu et je me cassais la gueule ! »

Il parla ainsi et Maurice Vacher comprit très bien que c'était pour lui dire de laisser ces pensées de côté : *« J'ai compris que même par la pensée, il ne fallait pas avoir d'adoration pour lui car il n'aimait pas ça. »*

Sur l'eau

L'histoire se situe au bord du Rhône, à Nattages, dans le département de l'Ain. François Galland y possédait une propriété. Chaque année, il invitait Monsieur Chapas qui venait pêcher dans le fleuve.

Un jour qu'ils pêchaient ensemble dans une barque, Monsieur Chapas en avait laissé à Monsieur Galland la direction. Ils étaient à proximité d'un tourbillon violent appelé « le trou du chien » vers lequel se dirigeait inexorablement leur barque, qui allait être perdue corps et biens.

Alors Monsieur Chapas se leva, très calme, et fit un geste de la main. Et la barque fut comme soulevée par une main invisible et ramenée en arrière vers des eaux calmes. Et Monsieur Chapas dit simplement :

« Il faut être prudent Monsieur Galland. »

Il y en aura pour tous

Une autre fois, François Galland avait invité plusieurs personnes à un déjeuner dont Monsieur Chapas. Heureux d'être ensemble, les convives parlèrent pendant longtemps, oubliant qu'approchait l'heure normale du dîner, et Monsieur Chapas prit l'initiative de les inviter à ce second repas.

Ce qui inquiéta Madame Galland qui, appelant Monsieur Chapas dans sa cuisine, lui montra le peu de restes qu'il y avait, dont un petit morceau du rôti mangé à midi et quelques pommes de terre brûlées. Monsieur Chapas lui dit :

« *Ça ira.* »

Il présenta lui-même le plat à chaque convive, en disant, d'un ton impératif :

« *Servez-vous.* »

Étrangement, il y en eut pour tout le monde et chacun fut rassasié.

Les pommes de terre à la poêle

Monsieur Chapas venait pour les vacances près de Yenne. Et chaque fois qu'il allait à la pêche accompagné de Monsieur Galland, avant leur départ, Madame Galland se renseignait de l'heure du retour afin de préparer le dîner. Et Monsieur Chapas précisait et l'heure et le menu, souvent d'ailleurs revenaient les pommes de terre sautées à la poêle. L'heure annoncée pour le retour passait souvent de deux heures et Madame Galland, pendant ce temps, tournait et retournait les patates pour qu'elles ne brûlent pas.

Elle ne comprit que bien plus tard le sens de cette leçon de patience.

Un homme vomit son mal

Christian M. fréquenta Monsieur Chapas intimement à

l'occasion de son mariage, en 1928, avec une de ses nièces. Il eut alors un cancer et c'est à la prière fervente de Monsieur Chapas qu'il dut de recouvrer la santé, condamné par la Faculté. Dans une séance mémorable faite à La Robertsau, en Alsace, et selon la propre expression des assistants, il lui fit « vomir son cancer ».

Dès lors, Monsieur Chapas voulut bien les « adopter » comme ses enfants, sa femme et lui, et pendant les dernières années de sa vie, ils firent à l'Arbresle de très longs séjours au cours desquels leur ménage s'agrandit de deux fillettes : Marie en 1930 et Elisabeth en 1932.

Une théosophe convaincue

Elle arriva directement de la Louisiane, laissant propriété et recherches spirites. Théosophe convaincue et se disant la réincarnation d'un grand personnage du XVIII^e siècle, elle venait spécialement en entretenir Monsieur Chapas chez qui elle descendait. Très volubile, menant grand train grâce au secret d'une crème pour la peau très employée en Amérique, elle avait gardé des habitudes luxueuses et mondaines.

Malgré cela, elle se plia de bonne grâce à partager la chambre monacale avec une vieille dame, et se proposa aux fenaisons de la saison, ce à quoi, amusé, Monsieur Chapas lui donna un champ isolé à retourner... Le soir, robe de chez Dior, indéfrisable et maquillage ne résistant pas, elle affirma que le yoga était vraiment préférable.

Encore un Parisien

Un matin, Monsieur Chapas demanda à un de ses amis parisiens venu le visiter, s'il aimait les boules. Curieux et sceptique, il répondit « oui ». Il l'emmena donc par la petite ville transformée en champ de jeux. Président de l'Association

pour l'Arbresle, Monsieur Chapas allait d'un groupe à l'autre pour féliciter les coups heureux des tireurs. Pendant qu'à peine la première heure passée notre Parisien en attendait la fin, celle-ci n'arriva qu'à la tombée de la nuit où, ivre des bruits des boules qui s'entrechoquaient et des cris des joueurs, il se devait d'assister encore au banquet offert par la municipalité, avec remise de prix et discours à n'en plus finir, jusque vers deux heures du matin. Dans ses souvenirs et le recul de l'exemple donné, ce fût la plus grande leçon de patience qu'il reçut.

Le facteur dans le Rhône

Une autre fois, un monsieur vint trouver Monsieur Chapas pour un mal aux deux pieds qui le concernait. Le type était facteur et cela le gênait beaucoup dans ses tournées qu'il faisait à pied. Monsieur Chapas insista pour qu'il se baigne les jambes dans le Rhône qu'il affectionnait tant. Il l'emmena donc à la pêche avec lui.

Arrivés sur l'île qui est en face de Nattages, Monsieur Chapas lui dit :

« Enlevez vos chaussures, retroussez votre pantalon au-dessus des genoux, vous allez pêcher ici. »

Le Monsieur, sans le moindre enthousiasme, mit ses pieds dans l'eau qui lui a paru glacée et, péniblement, se mit à pêcher. Monsieur Chapas le laissa les pieds dans le courant debout les bas de pantalon relevés jusqu'aux genoux. Il le laissa ainsi plusieurs heures comme l'ayant oublié, jusqu'à ce qu'il réapparaisse, étonné :

« Eh bien, vous y êtes encore ? Mais vous pouvez sortir de l'eau ! »

Le type, les pieds bleuis, n'a plus jamais ressenti aucune douleur.

*

* *

QUELQUES LETTRES DE MONSIEUR CHAPAS

LETTRE A MONSIEUR PHILIPPE, LYON, LE 15 FEVRIER 1902

Mon Divin Maître,

Je reconnais parfaitement que, de tous les maux que j'ai, je mériterais beaucoup plus.

Je voudrais mieux faire, chaque fois que je me suis promis cela, je n'ai pas tenu. Je vous demande, mon Cher Maître, votre aide et votre protection, pour que je puisse améliorer ce mal qui est en moi. C'est l'orgueil, la paresse, la gourmandise ainsi que les autres péchés capitaux. Je voudrai faire ce que vous nous demandez. Cher Maître, ayez pitié de ma faiblesse.

S'il me faut des adversités pour que mon cœur soit meilleur, ne m'épargnez pas, car je voudrais, si c'est possible, être du nombre de vos soldats.

Je vous recommande bien ma femme pendant sa grossesse ainsi que l'enfant que vous nous donnez. Je me reconnais indigne de tout cela, même de vous demander, car je me rends compte que tout en moi ne vaut rien. Je me fais honte tellement je reconnais que je vaux peu de chose.

J'espère, Cher Maître, que vous recevrez mes demandes dans la mesure du possible,

Votre serviteur,

Chapas

LETTRE A GERARD ENCAUSSE, LYON, LE 20 MARS 1902

Mon cher Docteur,

Merci de votre bonne lettre ; comme réponse à ce que vous me demandez, c'est très difficile, car nous savons, nous, que nous ne devons pas juger. Que si nous croyons que ce que notre voisin fait est mal, c'est peut-être bien ; seulement ce qui nous empêche de voir juste, c'est que nous ne sommes pas placés sur le même point. Donc ce qui peut nous paraître mal, est bien.

Si nous voyions tous les choses de la même façon, ce serait l'idéal ; il faut espérer que cela viendra bientôt. Pour le moment, ce n'est pas possible.

Si je ne lis pas maintenant, c'est que je crains de m'égarer parce que le temps est proche où, malheureusement, beaucoup, beaucoup se laisseront séduire.

Comme Monsieur Philippe nous recommande de descendre si nous ne voulons pas que l'on nous oblige à descendre, et nous dit aussi de rester petits, j'ai peur, car je sais que je suis excessivement faible, de faire comme tout le monde, de me laisser choir. C'est tout simplement pour cela que je ne lis plus.

Ah, mon Cher Docteur, que le temps vient sombre pour le malheureux, mais cela n'empêchera pas de rester bons amis. Recevez, cher docteur, mes biens sincères salutations, Chapas

LETTRE A MADAME L., LA ROBERTSAU, LE 30 JANVIER 1924

Ma chère enfant,

{...} Ne désespère pas, Dieu est bon. Il pense à toi. Il t'aime. Tu en as la preuve... ton dévouement pour Grand-mère attire sur toi les bénédictions du Ciel car tu fais ce qui est dit dans les Evangiles. « Enrichissez-vous de trésors injustes », c'est-à-dire de ce que les autres ne veulent pas.

Ton papa,

Jean Chapas

LETTRE A MADAME BIERE, MARNIX, LE 5 DECEMBRE 1926

Chère Madame Bière,

{...} Quant au reste, Dieu peut tout, et en demandant bien, il y a des chances que tout s'arrange.

Dieu est notre Père ; nous sommes ses enfants ; notre devoir est donc de lui faire savoir nos peines. Il est si bon que si c'est sa volonté, il fait le nécessaire pour que tout s'arrange.

La colère est mauvaise conseillère. Il faut faire des efforts pour se débarrasser de ce défaut.

Ne rien prendre au tragique, réfléchir et dans notre prière, demander que la volonté de Dieu soit faite et non la nôtre.

Au cas où ce que nous désirons ne s'accomplirait pas, qu'il veuille bien nous donner le courage et la résignation pour supporter notre peine.

Vous ne savez pas comme Dieu nous aime ; si nous savions cela, nous serions toujours contents...

Votre tout dévoué serviteur,

J. Chapas

LETTRE A MADAME BIERE, L'ARBRESLE, LE 7 MARS 1927

Bien chère Madame Bière,

Il faut bien demander à Dieu la patience et la résignation. Ce qui est retardé est toujours amélioré. La prière, c'est la vie, elle donne toujours la force utile pour tout ce dont nous avons besoin. Il faut au contraire demander à Dieu si c'est sa volonté.

Demandez bien le jour des Rameaux à deux heures après midi. Ce jour-là Dieu exauce presque toujours nos demandes...

Tous mes remerciements et veuillez me croire votre tout dévoué serviteur,

J. Chapas

LETTRE A MADAME BIERE, L'ARBRESLE, LE 8 MAIS 1927

Bien chère Madame,

... Dans notre prière, il faut demander à Dieu la patience et la résignation à sa volonté.

Nous ne voyons qu'une chose, que notre désir se réalise le plus tôt possible. Pourtant Dieu, dans sa bonté infinie, tient compte de nos peines, ainsi une chose retardée est améliorée.

Notre devoir est de demander à Dieu qu'il exauce nos demandes, si c'est sa volonté...

Dieu est bon, il nous aime bien, il veut notre bonheur, souvent nous ne le comprenons pas.

Votre tout dévoué,

J. Chapas

LETTRE A MADAME BIERE, LA ROBERTSAU, LE 20 DECEMBRE 1927

Bien chère Madame Bière,

Nous voici à la veille de la grande fête de Noël, où le Maître exauce les demandes, que la Vierge lui adresse pour nous.

En cette nuit de Noël, il faut prier que Dieu veuille bien entendre notre humble prière, et qu'il nous aide pendant l'année 1928...

La prière, c'est le réconfort, c'est le pain de chaque jour que nous demandons au Créateur, c'est le pain de l'âme...

Votre tout dévoué,

J. Chapas

L'ENSEIGNEMENT

On a écrit que Monsieur Chapas n'avait prodigué aucun enseignement public. C'est en partie inexact puisque nous pouvons retrouver des traces de celui-ci dans divers articles publiés {55} dans L 'Initiation, le Bulletin des Amitiés Spirituelles et dans l'ouvrage Le Maître Philippe de Lyon. Ses amis intimes {56}, ceux qui l'ont assisté dans ses déplacements avec le Maître, puis ensuite dans les séances, ont consigné de nombreuses notes que nous nous sommes proposé de rassembler ici, pour la première fois.

Une simple lecture ne suffira pas, il faut en faire une étude car une fois dégagé le sens général, il faut revenir à chaque enseignement en particulier, les paroles s'éclairant les unes les autres.

Ce qui était caractéristique chez Monsieur Chapas c'était la discrétion, la pondération des propos, l'humilité, l'absence complète de médisances. Il était très silencieux. Ses seules « distractions » étaient de fumer du tabac et pêcher dans le Rhône {57}. Toute la vie de cet homme était un enseignement et rien ne le distinguait du reste de ses semblables. Son activité extérieure se bornait à travailler son jardin mais vers lui les personnes accouraient en grand nombre parce qu'il les libérait de leurs doutes, de leurs misères et de leurs douleurs. Elles venaient avec leurs préoccupations, leurs ennuis et repartaient non seulement consolées, encouragées, mais guéries de souffrances physiques dont elles n'avaient quelquefois même pas parlé.

Paroles de Monsieur Chapas sur lui-même

Moi, je ne suis pas à l'abri des Tentations, moi je ne suis rien, je ne suis fort que dans la mesure où le Ciel agit en moi. Je ne suis au-dessus de rien du tout ; tant que le Ciel est avec moi, je suis fort ; le jour où le Ciel m'abandonne, je suis comme tous les autres.

Je suis revenu payer ma dette tout comme les autres. À la banque mystique, je n'ai rien, pas un fil qui soit à moi, on m'a tout donné, seulement j'ai bon crédit, je demande, mais c'est une dette. Pour payer la dette il faut rendre le bien pour le mal. Pourvu que mon Maître ne me rebute pas, c'est tout ce qu'il me faut. La dragée est haute, bien haute.

L'homme n'acquiert le droit de commander à son corps que lorsqu'il a acquis sa pleine liberté. Alors il peut ordonner à lui et à tout l'univers.

Sur Monsieur Philippe

Le Maître peut tout. Tout lui est possible. Si vous avez faim, il pourrait faire venir sur cette table un dîner tout servi. Il peut aussi vous nourrir sans que vous le voyiez.

Il marche devant chaque nouvelle époque et ses Amis le suivent toujours sans rester en arrière.

Il est allé en Russie pour adoucir les épreuves, et préparer les choses au mieux.

Une nuit, Monsieur Philippe à dîné chez nous, comme dans la Cène du Vinci ; le gendre à gauche, A. et S. à droite, et neuf autres personnes. Il me dit cette fois-là : « *J'aime bien ta femme, Caporal.* »

C'est le matin, Monsieur Philippe rentre après avoir passé la nuit à travailler ; je lui offre une tartine de beurre ; et il dit :

« *Il faut bien se martyriser un peu si on veut devenir libre.* »

Une nuit, il me dit en riant : « *Le Ciel t'aime bien mieux, au moins six fois plus que moi !* »

Il me dit un jour : « *Le Diable a l'air d'un ange de lumière mais en réalité il est un magot.* »

Quand le Maître reviendra, nous serons tous frères.

Monsieur Philippe à Monsieur Chapas : « *Si je restais trop longtemps absent, lorsque je reviendrais, la Charité n'existerait plus parmi vous.* »

« *Si l'Amour après avoir visité la terre nous avait quittés pour ne plus revenir, Il ne serait plus l'Amour.* » (Paroles dites à Chapas par le Grand Duc Nicolas à propos de Monsieur Philippe.)

Dans l'attente de son retour le Maître nous a promis qu'il serait toujours avec nous, et si vous en êtes dignes, bientôt sa

promesse se réalisera. Le Ciel ne nous demande pour cela qu'une chose : faire des efforts pour aimer son prochain et mieux faire que nous ne faisons.

Sur Sédir

Sédir est une sentinelle qui a été placée pour que ceux qui passent auprès ne s'égarent pas.

Sédir fait plus de bien qu'il ne le croît.

Il y aura bientôt sur la terre des instructeurs qui répandront la Lumière et auront le pouvoir de prouver leur enseignement. Les choses marchent vite maintenant ; nous sommes vers la fin des temps. L'œuvre de Sédir est une préparation à la mission de ces nouveaux instructeurs.

Dieu

Dieu ne juge pas ; c'est nous-mêmes qui nous jugeons. Dieu a pris la Justice et la Bonté.

Tout ce qui nous arrive de bien, de bon, comme santé, joie, bonheur, nous vient de Dieu. Nous devons donc l'en remercier en faisant des efforts pour observer avec plus de zèle ses lois et mettre en pratique ce qu'il nous demande.

Le Christ

Le Père a vu dans le Christ l'image du monde ; et Celui-ci en se matérialisant a créé l'homme. Jésus-Christ est donc le premier né, l'Alpha, et le dernier créé, l'Oméga.

Il est notre Frère aîné ; nous ne sommes que de tous petits enfants ; c'est ainsi qu'IL est le Fils de l'Homme.

On trouvera un squelette portant les marques du Christ, et ce sera une occasion de chute pour beaucoup.

Son sacrifice. C'est pour nous racheter au Prince de ce Monde que le Christ, fils de Dieu, Dieu lui-même, a offert Ses Souffrances, afin que Satan soit payé de ce que les hommes lui devaient.

La Vierge

Philomène lui demande et elle demande à son tour. C'est ainsi, parce qu'il y a eu un précédent.

La Vierge est le marchepied du Ciel ; elle prie continuellement pour les hommes.

Les Apôtres

Judas était le plus avancé des Apôtres ; il est tombé par orgueil ; son crime n'est pas encore pardonné.

Ne jugeons pas Judas, évitons de parler de son crime, sans quoi il nous en sera demandé compte, et il se pourrait bien que nous-mêmes soyons un jour exposés à trahir un ami.

Les Apôtres sont les Chiens du Divin Berger, et nous, quand nous suivons les enseignements du Maître, nous sommes les brebis du Troupeau.

L'Évangile

La Cène

Comprenons comme c'est écrit. Le moment n'est pas encore venu de l'expliquer.

Épisode de la malédiction du figuier

Le Christ en avait le droit. Puisque c'est Lui qui donne la vie, Il peut la reprendre. En Lui, il n'y a pas de mal, et ceux qui tuent les arbres depuis, sont moins répréhensibles.

Les péchés seront remis...

La remise du péché, par qui de droit, efface tout, jusqu'y compris la maladie. Mais si on retombe dans le péché, la maladie revient.

Si ton œil est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi

Pour réaliser cet enseignement il faut se garder d'arracher l'œil avec la main, le mal pouvant passer de l'œil à la main, mais se servir de pince pour éviter cette contagion.

Les petits enfants dont il est question dans l'Évangile, ce sont les ouvriers.

Ceux qui ont dit du Christ : « *Il ne peut être innocent* », ont été prêcher l'Évangile ensuite et ont été martyrisés.

L'Esprit de la Terre n'a pas encore pardonné à Judas ; à Pierre peut-être. Ils ont tous les deux péché par orgueil.

L'oraison dominicale

Que votre Nom soit sanctifié

C'est une politesse que nous rendons à Dieu tout au début de notre prière. Il n'y a pas d'autre sens.

Lorsque nous prononçons : « *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien* », cela veut dire : « *Père donnez-moi le pain de l'âme qui est la souffrance.* » La souffrance est la nourriture de l'âme comme le froment est la nourriture du corps. Si nous nous nourrissons c'est pour vivre, et la vie de l'âme, c'est la communion avec notre Seigneur. Comment communier avec Lui ? En donnant pour nos frères une part de notre bonheur comme le Christ a donné sa vie pour nous faire participer à la vie éternelle jusqu'à ce que le plus petit d'entre nous soit parvenu au Royaume des Cieux dans lequel la souffrance est transformée en divine allégresse. Les intérêts matériels ne doivent pas entrer en ligne de compte dans le Pater puisque Dieu pourvoit à tous nos besoins matériels. Le petit oiseau qui ne dit pas le Pater ne reçoit-il pas la vie ?

Ne nous induisez pas en tentation

Ces paroles n'ont jamais été prononcées, mais celles-ci l'ont été que beaucoup de personnes emploient : « *Ne nous laissez pas succomber à la tentation.* » Dieu ne peut être l'auteur de nos tentations, mais il permet que Satan nous tente afin que nous reconnaissons au moins que nous ne sommes rien sans lui. La tentation à laquelle on résiste est notre meilleur moyen de travail, mais il ne faut pas s'y exposer pour avancer, celui qui veut sauver son âme la perd. Tout homme travaille forcément mais il a en lui les sept péchés capitaux avec les vertus qui leur sont opposées.

Le Pater a été donné pour certains êtres, et pour les encourager. Il est encore la Prière de la plupart, et cela parce qu'il y a autour des hommes, des êtres que nous ne voyons pas, qui sont là, et que cette parole fait réfléchir. Ce sont eux qui nous induisent en tentation. Au moment où nous prions et prononçons cette phrase, eux qui nous tourmentaient comme nous, nous taquinerions un enfant, se ressaisissent et se disent : « Mais pourquoi nous amusons-nous à faire du mal à ce petit ? » Mais le véritable soldat qui veut marcher de l'avant, ne dit pas : « *Ne nous induisez pas en tentation.* »

L'Antéchrist

Les antéchrists sont des orgueilleux, leurs pouvoirs sont factices, ils devront une existence.

La Création

Quand Dieu a mis l'homme sur la terre, IL ne lui a pas fait de discours, IL lui a dit : « *Va et travaille, le progrès est à l'infini.* »

Les Anges

Lorsque les anges verront les privilèges accordés aux élus, ils demanderont eux aussi, à venir subir l'épreuve terrestre.

Le Démon

Il y a une hiérarchie infernale ; mais nous ne savons pas si le diable fait bien ou mal. Nous sommes des diables.

Le mal que nous faisons, nous l'empruntons ou l'achetons au Démon et nous lui en sommes redevables.

Toute mauvaise action que nous commettons nous inféode au Démon, fait de nous son débiteur et parfois son esclave. Nous pouvons nous en libérer par la Charité, en aidant notre prochain, et par la souffrance, en payant nos dettes.

Les nombres

On peut, beaucoup mieux qu'autrefois, calculer le présent – c'est-à-dire l'être d'une personne – le reste ne donne pas grand-chose.

Cosmologie

L'homme est éclairé par trois soleils. Celui de la création, qui est à peu près épuisé, le soleil naturel et le soleil spirituel.

Le soleil des morts, c'est le soleil du monde des formes ; c'est le principe de la vie de toutes choses. Il sera visible pour les hommes au renouvellement des choses ; d'ici quelques années, quelques-uns pourront le voir. L'autre s'éteindra. Dès maintenant il est sur l'horizon à un angle de 35° environ ; il se lève à 2 heures et se couche à 5. C'est la vraie lumière.

Le soleil spirituel détermine l'accroissement et la diminution de tout.

Les éclipses sont toujours suivies à quelque temps de la naissance de nouvelles planètes.

Les astres sont mâles ou femelles et la Voie Lactée est le système génital de notre région sidérale.

La terre est une vallée de larmes et un lieu d'expiation.

Les comètes ont une fonction spéciale dans le Ciel, elles assurent la police parmi les astres.

Devoirs envers les animaux

(Adressé à une seule personne)

Vous aviez un animal qui était devenu vieux, vous trouviez qu'il ne vous rapportait plus assez, vous l'avez vendu pour en acheter un autre qui vous rapporte encore moins. À la Maison, on vous a toujours dit : « Lorsqu'un animal a vieilli dans une maison, qu'il a usé sa santé et ses forces au service de son maître, si celui-ci s'en débarrasse, il commet une mauvaise action », car c'est une grande responsabilité que Dieu vous donne en vous confiant des animaux. On doit les bien nourrir et ne jamais les frapper. Souvent, en frappant un animal de sa main par cupidité, on en bannit toute prospérité. Si je parlais, j'aurais peut-être des choses bien intéressantes à dire, mais mon Maître ne m'en a pas encore donné la permission. Patience, cela sera bientôt.

Tout est vivant ; ne rien malmener.

Il faut beaucoup parler aux animaux ; ils comprennent tout ; il faut seulement leur dire « s'il vous plaît » quand on leur commande. (Épisode de Monsieur Chapas faisant donner la patte à un canard en 1912.)

Les animaux souffrent continuellement et d'une façon intolérable. Si nous savions, nous aurions autrement pitié d'eux.

Ne pas tuer un taureau qui charge. Les toréadors auront vingt-cinq millions d'années à vivre en souffrant des cornes sur les fesses pour un taureau tué.

La nature

Jadis, contre les grêles, on faisait des prières et des processions dans les campagnes. Cela mettait une barrière, une protection plus efficace que les canons paragrêles d'aujourd'hui. On dissipe bien la grêle, une fois puis deux. Puis les êtres qui font la grêle s'habituent, prennent force, et il vient une grêle contre laquelle le canon ne peut rien, et qui dévaste tout.

Ne prononcez pas le mot de grève générale ! La Terre pourrait entendre.

Ah ! Il a cru trouver la cause des vents ? Cela, ce n'est pas pour l'homme. Il serait bien fort celui qui la trouverait.

En creusant dans le désert, on doit certainement y trouver de l'eau.

Mines de houille que l'on découvrira en 1935. Ne pensez-vous pas qu'elles sont gardées ? Si on les découvrait, cette région deviendrait comme les autres. Si on cherchait et creusait, il se passerait des choses qui empêcheraient de trouver, par exemple en rendant impossible de continuer le travail. Plus tard, on découvrira des mines d'or, et ce qu'elles donneront permettra au pays de se relever. Mais pas maintenant, car elles ne seront exploitées qu'au bénéfice de

quelques-uns. Ce que Dieu donne, c'est pour tous, et non pas seulement pour quelques-uns.

Tout s'enchaîne dans la Nature. Ainsi, dans l'existence des fourmis, le travail est encouragé et récompensé, et la paresse punie par des rigueurs pouvant aller jusqu'à l'exclusion de la fourmilière. Si, pour les taquiner, vous retardez le travail de quelques-unes, vous pouvez être la cause d'une punition imméritée. Il se peut alors qu'un de ces êtres plus puissants que l'homme vous contrarie dans votre travail. Inversement, nous pouvons recevoir de l'aide si nous facilitons le travail des inférieurs.

La vigne

Le sulfatage tue la vigne. Au lieu de cela, il suffirait de l'arroser avec de l'eau de rouille. Encore mieux, il faudrait ne pas y travailler le dimanche.

On peut activer le travail de la vigne en prenant l'électricité de l'air ; mais cela ne peut se faire, car on désorganise la nature à son propre profit. Lorsque les hommes feront cela, il se produira de grands orages et des changements.

Phylloxéra. Si on avait les yeux ouverts, on verrait un être, vêtu de noir, se promenant autour des vignes, et s'arrêtant de temps en temps.

L'homme

Tout est fait pour l'homme et l'homme est fait pour Dieu.

La lumière

Il faut marcher pendant qu'on a la lumière, sinon elle nous sera enlevée car le Ciel veut que rien ne se perde.

Quand on dit par exemple qu'un homme est avare, on met le pied sur son chemin. Celui qui est dans la lumière ne voit pas le mal, il est comme le petit enfant qui a tout oublié.

La connaissance

Au long des existences s'impose une nécessité de tout connaître et donc de tout apprendre pour ne garder que l'esprit de compréhension.

Le sommeil

La nuit est faite pour dormir ; à cette condition on se porte bien, car on doit reposer son corps. Mais si on veille pour le bien d'autrui, c'est autre chose.

La mort

À la mort, on revoit toute sa vie, mais en arrière : des événements les plus récents aux événements les plus anciens. Alors nous nous jugeons ; cela, c'est l'Enfer.

La mort n'est en réalité qu'une apparence, une formalité dans le grand mouvement d'ensemble. Elle n'a même pas, dans le visible, plus d'importance que d'aller au guichet d'une gare pour prendre le billet permettant d'accéder au train que nous attendons puisque nous devons, à temps marqué, tous le prendre. Aussi nos préoccupations inquiètes sont en cela un manque de confiance nous empêchant de ressentir ce qui se passe déjà à la naissance, et forcément plus encore au départ.

Le défunt retrouve ses parents et amis pour l'accueillir. Quelquefois, c'est le Maître Lui-même qui vient pour recevoir notre âme et la diriger vers l'endroit où, rendant ses comptes, elle doit, sous une autre forme, continuer à œuvrer puisque vous savez que l'action ne cesse pas. Quant à pouvoir expliquer l'aspect, tout autre, de la vie passé le voile, c'est d'autant plus impossible que les modes d'activités ont un rythme différent et, n'ayant plus les limites de nos trois pauvres dimensions terrestres, toutes nos comparaisons restent vaines.

La mort ne peut attrister, au contraire, nous devrions aspirer et nous prêter à ces heureuses périodes de changement.

Il vaut mieux enterrer qu'incinérer, employer un cercueil de bois et non de plomb, le mettre dans la terre et non dans un sépulcre, entourer le corps de ouate pour qu'il ne souffre pas du froid. Mais tout ceci n'a aucune importance que celle que l'on veut y attacher, laisser la Nature faire sa besogne est mieux d'une façon générale.

La seule mort, c'est la perte de la lumière.

Pour les êtres exceptionnels, il reste quelque chose dans leur tombe plus ou moins longtemps. (À propos de l'influence post-mortem de Monsieur Philippe.)

Ne demandons rien aux morts, ils ont leur travail, on ne peut pas communiquer avec eux. Après la mort on souffre encore tant que la matière n'est pas tombée en poussière.

La mort ne délivre pas des souffrances, la preuve c'est que si l'on meurt avant d'avoir fini ce que l'on doit souffrir, lorsqu'on revient au monde, on commence à souffrir dès la première heure de la naissance.

Laissez les morts où ils sont et ne cherchez jamais à les déranger, car l'Évangile dit : « *Laissez les morts enterrer les morts.* » Ne vous tourmentez donc pas l'esprit pour savoir ce qu'un mort est devenu, car nul ne sait d'où il vient ni où il va.

Dans le monde nouveau, on se souviendra des existences antérieures, la douleur de la mort des proches sera atténuée, ce sera comme un départ pour un voyage.

Le suicide

Les suicidés sont dans la plupart des cas d'anciens assassins qui purgent ainsi leur peine.

La réincarnation

L'homme doit se réincarner jusqu'à ce qu'il ait payé toutes ses dettes, c'est-à-dire le mal qu'il a fait au cours de chaque vie, et réitéré de nombreuses fois, ce qui arrive à faire une petite montagne bien régulière dont le Destin tient compte. (Les faits volontaires et les erreurs n'ont pas les mêmes conséquences.)

Le Destin. Le Hasard

Le Destin est un Serviteur de Dieu, ainsi que le Hasard, cet autre Serviteur qui a placé, sur notre route, un événement que nous n'avons pas le moyen de prévoir si nous utilisons que nos

connaissances et notre raison.

Le Hasard est un Serviteur qui travaille sous les ordres du Destin, qui est lui-même sous les ordres du Père.

La tiédeur

Les tièdes, les indifférents vraiment dangereux, sont ceux qui refusent d'agir, qui ne croient pas et se séparent des voisins. Ils ne cultivent pas, se croisent les bras, dorment et ne vivent pas. Faites plutôt le mal que de ne rien faire.

Le repos

Dieu a bien défendu le travail le jour du repos. Lorsque nous ne le faisons pas, lorsqu'il arrive quelque chose, maladies ou tribulations, n'est-on pas les premiers à dire : « Mais qu'est-ce que j'ai bien pu faire pour qu'il m'arrive tant de malheurs ? » Suivez la loi de Dieu et vous serez à l'abri de bien des choses.

Inutile de travailler le dimanche, on se reposerait dans la semaine.

La famille

Dans les familles nombreuses, il vient toujours un être qui relève la famille.

Les parents

Nous devons obéissance à nos parents quel que soit leur âge, car si le Ciel nous donne des parents, c'est pour nous diriger ; nous ne saurions pas toujours discerner le bien du mal.

Les époux, le mariage

La femme a plus d'appréhension et de perspicacité. Elle a l'esprit plus aigu que l'homme ; elle souffre plus et elle est donc plus près du Père.

Le mariage vaut aussi de l'autre côté. On reste ensemble tant que l'on a à s'aider, à se corriger mutuellement.

Dans le mariage il n'y a que l'amitié qui compte, on n'a pas le droit de dire à un autre être : « *Je t'aime de tout mon cœur.* » Dieu seul peut remplir le cœur de l'homme.

Il faut beaucoup s'aimer pour pouvoir se taire ensemble.

Lorsque deux époux ont passé leur vie ensemble, en se supportant gentiment, en se protégeant, à la fin de leur vie, le moins avancé est monté et est arrivé au niveau de l'autre.

On ne s'aime plus lorsqu'on s'aperçoit qu'au lieu de faire de l'égoïsme à deux, on est deux à faire de l'égoïsme.

Les enfants

La volonté est un devoir avec ses enfants, car Dieu nous les donne pour que nous les menions dans le droit chemin avec autorité, mais ne jamais oublier la patience et la douceur.

Les personnes âgées ne doivent pas embrasser les enfants, pour ne pas retirer de leur vitalité ou forces nerveuses, et ainsi prolonger leur vie.

Il est toujours permis de donner des conseils à plus jeunes que soi, c'est même un devoir et cela quand même on saurait qu'ils ne sont pas suivis. L'enfant auquel on défend de toucher le feu, le touchera quand même, et il n'y a que quand il se sera brûlé qu'il ne le touchera plus car il saura par expérience que la flamme brûle.

Si une mère désire que son enfant ait telle ou telle disposition, qu'elle cultive cet art ou cette étude pendant sa grossesse.

Laisser une petite lumière la nuit dans la chambre où dorment les enfants.

Monsieur Chapas conseillait un espacement de trois années entre les naissances de chaque enfant dans une même famille.

Ne pas trop parler aux bébés pour ne pas fatiguer leur cerveau.

La tentation

Le Ciel ne nous tiendra pas compte des tentations, vous serez jugés sur vos paroles, vos actes, vos intentions.

Ne pas fuir les tentations, les combattre. Sinon elles s'accumulent dans un lieu donné et nous accablent un jour d'autant plus que nous ne nous sommes pas exercés à les repousser.

La jalousie

Quand les esprits sont jaloux autour de vous, c'est que vous-même avez encore de la jalousie en vous.

La médisance

La médisance est souvent une lâcheté ; elle peut être un crime.

Il ne faut dire du mal des gens qu'en leur présence.

L'indulgence

Lorsque vous serez bien sages, tout ce que vous demanderez dans vos prières sera exaucé, mais vous voudriez bien savoir ce qu'il faut faire pour être sage : « Aimer son prochain comme soi-même, ne pas parler en mal des absents. » Cela est très difficile, mais il n'y a que le premier pas qui coûte. Il vous manque encore une chose, c'est l'indulgence envers les autres. Demandez à être indulgent pour les autres et sans pitié pour soi-même.

L'alcoolisme

Ce qui perd l'homme, c'est la boisson. L'homme qui boit se met au niveau de la brute. Ses enfants en porteront la marque. Malheur à lui, car un jour Dieu lui demandera compte du mal qu'il aura causé.

La curiosité

Jésus a dit : « *Faites le bien et mon Père vous le rendra au centuple* », et si vous faites le mal, il vous sera rendu de même. Ainsi si vous faites le bien, tout ce qu'il y a autour de vous grandit et s'améliore, mais si vous faites un pas en arrière, tout ce qui vous entoure retombe et devient mauvais.

Ainsi, une mère de famille dont le devoir est de s'occuper de son mari et de ses enfants voudrait étudier les sciences occultes ; le temps qu'elle y mettrait serait dérobé à sa famille et cela par curiosité. Elle ferait une grande faute, car la curiosité est un péché qui n'entre pas dans le Ciel.

Ne regardez pas le passé. Ce qui est passé est passé. Regardez l'avenir et marchez.

Il ne faut jamais chercher à fouiller la vie, le passé ou le proche de quelqu'un ; il ne faut jamais chercher à avoir ou à savoir ce qui nous est caché, car à ce jeu on se brûle les yeux, on attire le malheur sur soi et sur les siens, puis on se demande ce que l'on a bien pu faire pour avoir ces adversités.

Le combat contre les défauts

Nous avons les sept péchés capitaux ; quand l'un domine, les autres sont davantage dans l'ombre.

Se connaître un défaut, c'est une lumière.

Si l'on nous signale un défaut, nous avons plus de mal à l'éviter, parce que certains êtres sont ainsi avertis, et font alors bonne garde.

Les paroles

Il ne faut pas de paroles inutiles ; on est responsable de toutes les paroles qu'on prononce ; il y a, autour de nous, des êtres qui ne nous voient point, mais qui nous entendent : ils nous écoutent comme des dieux.

L'orgueil

Nous sommes dans l'appartement de l'orgueil, et il nous faut tromper le concierge pour pouvoir en sortir : c'est nous qui nous y sommes fourvoyés.

La timidité, c'est de l'orgueil ; la tristesse, c'est de l'orgueil ; ça peut être aussi autre chose.

L'orgueil est partout, il déjeune avec la richesse, dîne avec la pauvreté, soupe avec la misère.

Nous ne devons nous enorgueillir de rien, la perfectibilité est presque infinie. Le souffle de Dieu est en tout être. Mépriser un être repoussant, ce serait offenser Dieu. L'orgueil diminue quand on diminue dans le monde. Il grandit quand on grandit. D'où la nécessité de descendre pour les orgueilleux et le danger de l'orgueil pour ceux qui grandissent. Il ne faut jamais dire je ne pêcherai plus (jamais veut dire ici tout de suite).

Si nous savions ce que nous sommes, nous saurions que nous n'avons rien à demander et rien à désirer. Nous sommes de tous petits enfants dans la main de Dieu et comme tels, nous devons nous laisser conduire en tout et partout. Ce qui fait notre malheur, c'est notre orgueil qui nous pousse à croire que nous sommes quelque chose, et alors nous voulons que nos désirs s'accomplissent. Mais Dieu seul peut vouloir.

Le plus grand piège, c'est de grandir.

Lorsqu'on vit dans l'orgueil, on avance peu, quoiqu'on fasse on marche sur une ligne horizontale.

La faiblesse

Nous qui ne sommes que des ignorants et des faibles, contentons-nous de suivre les lois de l'Évangile et à la fin, quand bien même nous aurions vécu en ignorants, si nous avons bien suivi les lois du Ciel, il nous sera donné de tout connaître, car Dieu n'a rien à refuser à ses enfants.

À une jeune fille : « Vous êtes faible, mais Dieu protège les faibles ! »

La prière

Le matin il faut demander à Dieu d'ouvrir notre cerveau, nos yeux et nos oreilles.

Un élan de notre pensée peut servir de prière.

Les mamans doivent apprendre à leurs enfants à prier dès le bas âge et à mettre toute leur confiance en Dieu seul. Il faut semer le bon grain dans ces jeunes cœurs pour que la récolte se fasse bonne.

Les maladies et les adversités sont utiles. Tout ce que nous devons au Ciel c'est la patience, la force et le courage nécessaires pour les supporter, et attendre que Dieu nous délivre de ces maux qui ne sont que passagers. Faire des efforts pour aimer son prochain en tout et partout est la seule condition pour être exaucé dans la prière.

Ne pas demander la guérison des malades parce que, pour pouvoir demander la guérison, il faudrait voir leur âme. Pour faire des guérisons, il ne faut pas des capacités mais de la prudence. Bien souvent après une guérison obtenue, le sujet fait plus de mal qu'avant. Il faut demander pour lui le courage et la résignation : il se peut alors que le Ciel accorde une légère amélioration et la réflexion. Le malade peut alors guérir peu à peu et s'améliorer.

Si nous savions ce qu'est la prière, nous mettrions beaucoup plus d'attention pour prier. Je ne connais personne qui sache prier car pour savoir prier il faut mettre notre attention et nos actes d'accord avec nos paroles. Vous priez beaucoup et vous n'êtes pas exaucés. Lorsque vous priez sans être distraits, si tout en vous est d'accord avec vos paroles, je vous promets que vous serez exaucés. Pour cela il faut faire de l'exercice. Quand vous êtes distraits il faut redoubler, persévérer, toujours demander l'esprit de prière, la cessation de ces troubles, devriez-vous prier pendant 24 heures sans boire ni manger. Continuez jusqu'à ce que le calme se rétablisse et que vos pensées ne soient plus qu'à Dieu et pour Dieu. Je vous le dis, c'est le seul moyen de prier Dieu et d'être exaucé.

Il faut toujours demander, on ne saurait être repris pour trop demander.

Le jeûne et la prière font beaucoup.

La prière est une rosée qui retombe tout autour de nous.

Ce qui fait que Dieu n'entend pas tous ceux qui prient, ce n'est pas qu'il soit loin de nous, c'est nous qui sommes loin de lui, car il est partout.

Il faut répéter vos prières, car nous sommes inattentifs et souvent une seule syllabe est attentive. Il y a des êtres dont la prière est le pain comme l'air pour nous est indispensable.

Si nous ne pouvons prier, c'est que nous avons négligé de le faire en temps opportun quand tout allait bien.

On ne remercie pas assez.

Les messagers qui portent la prière sont bien mieux élevés que nous.

Il est inutile d'avoir une heure fixe, mais s'enfermer midi, matin et soir. Que le corps, l'âme et l'esprit soient un, unis dans l'harmonie, en parfait accord selon la parole de l'Évangile, laquelle peut s'entendre également au sens littéral. Tenir vingt-quatre heures s'il le faut pour atteindre cela. Les cellules de nos lèvres sont responsables. La prière est quelque chose de très grand. Quand on a promis à quelqu'un de prier pour lui, on est lié. Il faut le faire, prendre au besoin sur le sommeil. Inutile de prier pour les morts : nous ne savons pas où ils sont. Il est permis de demander pour le matériel quand on a confiance.

Dieu, dans sa bonté infinie pour nous, nous entend toujours

lorsque nous demandons à être allégés d'un fardeau trop lourd, car il est écrit : « *Dieu soutient les faibles.* » Ces paroles ne passeront point.

Ce que les gens aiment n'est pas toujours ce qui leur est bon. On dit : « *Que votre volonté soit faite !* » mais on pense : d'abord la mienne.

— Peut-on payer par la prière, en priant ou faisant prier ?

— *Non, la prière sert à demander au Ciel ce dont nous avons besoin, mais le paiement c'est de s'examiner soigneusement, puis lorsqu'on a trouvé le défaut qui cause une maladie ou autre chose, faire des efforts pour le supprimer et enfin arriver à l'anéantir complètement.*

Si vous voulez que Dieu vous exauce, que la paix soit dans la maison, d'abord prier, ensuite donner l'exemple.

Il faut demander à Dieu et ensuite si c'est sa volonté, tout s'arrange. Lui seul peut tout. Il est si bon pour nous. Nous sommes tous ses enfants. C'est pour cela qu'il faut prier.

La prière seule ne peut vous sauver, mais elle donne prise à votre ange gardien pour vous conduire.

Il y a deux manières de prier. Ainsi vous m'avez entendu prier une fois : il y avait là quelqu'un qui écoutait et qui recevait ma prière. Dans d'autres cas, à la séance, je me recueille seulement, je recueille mon esprit et ceux qui peuvent être pardonnés le sont.

Pour prier il faut d'abord se recueillir de façon à ce que tout votre être, tout votre esprit, prie avec vous et le sache bien.

Il est utile de prier, non pour alléger ses souffrances, mais pour demander la force, le courage. Notre prière n'est pas toujours entendue et c'est heureux, car si Dieu entendait nos prières, elles l'offenseraient souvent. Mais il est utile de prier parce que cela nous tient en haleine. Cesser de prier, c'est ne plus pouvoir prier un jour. Et puis notre ennemi est effrayé. S'il sait que nous prions il n'ose plus attaquer. Il faut seulement demander que les souffrances ne deviennent pas intolérables et ne nous empêchent pas d'agir.

Il faut veiller et prier.

Pour que le Ciel nous entende, il faut que nous ne détestions pas nos parents. Si la prière est entendue, vous le sentirez à un état spécial d'extériorisation, d'inspiration, de lumière intérieure, mais pas de souffle ni de tremblement matériel. Les souffles de séance on les sent rarement.

Une prière qui n'est pas entendue de Dieu peut cependant être entendue par d'autres êtres qui alors nous aident pour qu'elle soit entendue.

La souffrance

Le but n'est pas de souffrir, mais de supporter la souffrance.

Il faut souffrir. Il faut marcher sur des planches qui sont des planches pourries et on n'a pas même le droit de dire qu'elles sont pourries.

Chaque jour, notre âme fait un pas vers Dieu ; lorsqu'elle sera prête, elle paraîtra devant Lui. Il faut pour cela qu'elle soit plus brillante que le soleil. Le moyen, c'est la souffrance. Seule la souffrance grandit l'âme, seule elle permet d'avancer.

Si nous savions ce que c'est que la souffrance, nous la demanderions.

Le jour où nous saurons souffrir, nous aurons encore à souffrir, mais la souffrance ne nous fera plus rien.

Chacun ajuste la quantité de souffrance qu'il peut supporter. Quand une souffrance survient, c'est le signe que le Ciel ne nous oublie pas.

Il n'y a pas de tranquillité en ce monde. Si l'on est tranquille quelques heures et encore d'une tranquillité relative, on le paie par des jours et des jours de tribulations et de peines. Il ne faut jamais dire que Dieu envoie le mal, car si nous avons le mal, c'est parce que nous n'avons pas su mettre en pratique le bon qui était en nous.

Seule l'expérience compte. C'est pourquoi il est très utile d'avoir des adversités et des peines, car il n'y a que ce que nous avons appris par nous-mêmes en payant tout par la souffrance que l'on n'oublie pas, et alors une autre fois, on fait

mieux. On n'a jamais assez de peines, de souffrances de toutes sortes, car c'est à ce moment que l'on est le plus près de Dieu.

Les épreuves

Les ennuis éclaircissent la vue.

Le Ciel a fait dire il y a quelques années : « *Matez-vous si vous ne voulez pas que le Ciel vous mate.* » Je crois en effet qu'il vaut mieux se corriger soi-même que d'attendre que Dieu nous force par la souffrance, les tribulations, les ennuis, à revenir dans le droit chemin. Pour le moment, on ne vous demande qu'une chose, faire des efforts pour mieux faire.

Tout ce qu'il nous arrive de fâcheux, maladies, déboires, nous vient par notre faute, par nos péchés, nos fautes journalières, nous ne devrions pas nous plaindre.

Les épreuves que l'on subit, en se révoltant, ne sont pas comptées. Ceux qui se révoltent ne peuvent plus demander.

Les maladies

La tuberculose est une belle maladie ; on se voit mourir, on a le temps de sentir les remords et de se repentir. Le remords, – il ne faut pas le repousser – c'est quand la lumière vient en vous. Elle n'est pas pressée, alors on prie mieux quand on se voit se désagréger ; la Prière est mieux entendue et a son effet dans l'existence suivante.

Il n'y a pas de maladies qui ne puissent être soulagées ou guéries, c'est Dieu qui est le médecin-chef et qui peut tout, mais il faut payer très cher.

— Si comme je le crois, nos maladies, nos peines sont des châtiments, Dieu n'aurait-il pas pu nous éviter de tomber dans le mal, pour après, ne pas avoir à nous punir ?

— *Non, Dieu est trop bon pour punir, c'est nous qui créons nos punitions en faisant le mal. Dieu nous a confié le bien et le mal. A nous de faire triompher le bien, nous n'aurons rien à craindre. Quant à la maladie et aux tribulations elles sont absolument nécessaires à la matière. Il n'y a que cela qui fasse avancer. Nous devons même en demander lorsque nous n'en avons pas, rien n'est plus utile. Lorsque vous rendez des services à quelqu'un, ne vous attendez jamais à des remerciements, mais plutôt à des reproches.*

Les maladies ne sont pas des punitions. Dieu ne punit pas. Ce que nous appelons châtiment ou punition n'est qu'une difficulté logiquement attachée à nos actes précédents.

Il faut guérir ses maladies sur la terre, et on revient jusqu'à ce qu'on les ait guéries.

L'habitude de prendre du bouillon gras ou du café brûlant détermine des maux d'intestins incurables comme le cancer.

L'aliénation

L'aliénation mentale est souvent une obsession spirite, ou bien l'homme a cherché trop loin. Pour guérir il faudrait qu'il redevienne lui-même.

La médecine

Je ne connais qu'un médecin, c'est Dieu. Il peut nous

soulager et nous guérir.

Le médecin ne guérit qu'en priant.

Un médecin n'a le droit d'opérer quelqu'un chirurgicalement, ou même de le guérir médicalement que s'il obtient auparavant de lui la promesse d'une amélioration morale quelconque. Sans cela le malade et le médecin sont coupables et responsables. Si au contraire il agit ainsi, il lui suffit de soigner son malade, et il guérit. Car un médecin ne guérit jamais. Il n'est que l'instrument de la guérison.

Le médecin qui fait une opération commet un acte mauvais pour lui et pour le malade. Car l'opéré doit revenir pour retrouver ses membres. L'opération n'a jamais guéri personne.

Il faut appeler le médecin et le chirurgien quand cela est utile. L'organe ou les membres retranchés, les conserver dans l'alcool jusqu'à la mort du patient, et alors les placer avec sa dépouille dans la bière.

Il y a des cas où la médecine spirituelle ne saurait agir, ce sont les cas où nulle œuvre méritoire n'a été faite pour le Ciel.

Alors la médecine matérielle peut encore agir (homéopathie, allopathie) car la nature cherche toujours à s'accroître, et elle peut avoir mérité de le faire.

Quand l'ouvrier est malade, lui qui n'est rien et qui fait

cependant vivre tout le monde, le Ciel s'occupe de lui. Mais le millionnaire doit faire venir un grand médecin de sorte que son argent fasse circuler la matière.

La foi en quelqu'un ne guérit pas, mais elle peut aider si on a fait quelque chose de bien, et si on doit être guéri.

Quand un de nos organes oublie le mal, c'est le commencement de toute guérison.

Si tu n'as pas peur des coups de bâton, tu peux proposer aux malades de les guérir. Sinon tu peux toujours prier sans rien leur dire, ou attendre leur demande. Tu peux te servir des souvenirs de la séance ; tu peux dire d'où cela vient, cela peut être perdu pour les auditeurs, ils en seront responsables, mais pas pour les invisibles. Il suffit de dire le nom du malade, et « si telle est votre volonté ». On peut chercher à sentir le mal du malade, mais c'est inutile et il en reste toujours quelque chose.

On peut demander à Son Ami qu'il amène notre esprit à la séance.

Pour guérir de l'aliénation mentale, il faudrait que l'homme revienne en lui-même.

Vous ne devez pas prendre leur mal aux malades ou payer pour eux. Vous ne pouvez faire autre chose pour eux que prier, mais vous devez le faire.

Pour être préservé, ne jamais jeter la pierre à un malade.

Les procédés occultes de rajeunissement, de résurrection, immobilisent des milliers d'êtres, pierres, plantes et animaux qui nous sont liés, car cela fait tourner en arrière les roues sur lesquelles ils évoluent.

Quelques indications thérapeutiques

Revenons à la simplicité en tout et les remèdes des simples nous suffiront, car c'est nous qui faisons la valeur des remèdes.

Pour les problèmes de circulation sanguine, je conseille une infusion d'olivier.

Contre la chute des cheveux : faire réduire du romarin de moitié par cuisson ; ajouter de l'alcool de façon à faire 12°.

Appliquer des toiles d'araignée sur une plaie arrête l'hémorragie.

Pour l'anémie et les maladies des os, mélanger aux aliments de la poudre de coquillage.

La poussière blanche à l'envers des feuilles de saule recueillie avant le lever du soleil remplace la quinine.

Quand on manque d'acide phosphorique dans l'organisme, ne pas user de spécialités pharmaceutiques, mais manger beaucoup de crustacés comme les moules, les crevettes, du crabe...

La foi

Le plus grand des pouvoirs est celui de la Foi. Il donne autorité sur le Ciel. Le Ciel exauce ceux qui ont la Foi. Le curé d'Ars en était.

L'homme peut commander à toute la nature et ce pouvoir est effrayant. En passant dans la rue, vous pouvez commander au bras d'un homme que vous rencontrerez de devenir sec et il obéira, à son cerveau de mourir et il mourra. Et que faut-il pour cela ? Simplement un peu de foi. Mais savez-vous bien ce que c'est que la foi ? Un homme a la foi si, lorsqu'il rentre dans sa chambre, qu'il est bien tranquille et qu'il prie Dieu de lui présenter son ange gardien ou un génie, ce génie ou cet ange gardien vient immédiatement, et qu'il le voit et peut causer avec lui. Sinon, nous n'avons pas la foi.

Si quelqu'un vous dit : « J'ai confiance en vous », il n'y a rien à faire pour lui, de même pour celui qui demande une preuve par un miracle.

La charité, amour du prochain

Dieu ne refuserait pas nos prières si nous étions charitables. Il faut procurer les moyens de gagner sa vie à celui qui ne l'a pas ; donner du travail à celui qui en cherche ; aller dans les familles pauvres pour donner à ceux qui n'ont pas de pain.

L'amour de Dieu est amour du prochain.

Apprends à aimer et à faire le bien, voilà la vraie science de la vie.

Nous ne devons laisser passer aucune occasion d'être

charitable, surtout dans nos pensées, nos paroles et nos jugements.

Un homme disait un jour à Monsieur Philippe qu'il ne parvenait pas à aimer son prochain.

— *Eh bien ! Agis à son égard comme si tu l'aimais*, lui fut-il répondu.

L'antipathie

Il faut vaincre l'antipathie. L'antipathie entre deux êtres est chez l'inférieur pour le supérieur. Elle naît en général de la matière même. Il faut donc que le supérieur soit charitable.

Le pardon des offenses

Revenez à la simplicité en tout. La meilleure des confessions, c'est, lorsqu'on a offensé quelqu'un, d'aller franchement à lui sans arrière-pensée, lui demander pardon. Pour qu'une autre personne nous donne le pardon, il faut qu'elle prenne vos fautes à sa charge.

Si vous offensez votre voisin, il ne suffit pas que votre voisin vous pardonne, il faut que Dieu vous pardonne ! Car vous savez qu'en votre voisin comme en vous-même est une étincelle de Dieu.

Si nous avons offensé une personne, nous devons prendre avec nous un témoin et aller demander notre pardon. Si l'on refuse de nous pardonner, nous en prenons deux, puis trois. Alors, nous sommes dégagés, et il faut que celui qui a refusé cherche pendant des siècles la personne qui était venue le supplier. Souvent elles se trouvent réincarnées l'une près de

l'autre et ne se reconnaissent pas.

L'abnégation

Nous devons faire des abnégations, les uns de leur âme, les autres d'un lapin, de leur chat ou d'un projet qui leur serait doux. Souvent nous devons faire avec plaisir abnégation pour Dieu de ce qui nous coûte le plus, car nous ne pouvons pas savoir si nos désirs sont agréables à Dieu.

Rien n'est jamais perdu. Nous pouvons, par exemple, nous priver de manger et ainsi faire profiter un autre de ce manger.

La confiance

Heureusement que nous avons cette satisfaction de savoir que Dieu veille sur nous et qu'il nous protège !

Placez toute votre confiance en Dieu et ne la placez qu'en Lui. Les hommes peuvent décevoir, le Père ne vous décevra pas. Nous n'avons qu'un seul Ami, c'est Dieu, manifesté par son Verbe, le Christ.

Devoirs envers soi-même

La véritable coursière, c'est la violence.

Si on a peur de faire le mal, demander force et courage.

Il ne faut pas avoir peur des ennuis ; que ce soit nous ou un autre qui les ayons, qu'importe ? Si on nous dit : « Il y a quelqu'un d'embusqué à tel endroit », passons-y si c'est notre chemin, et sans bravade. Quand on est petit, rien ne nous

atteint. Tout le monde a la foi, et personne ne l'a, parce que le plus grand ennemi de la foi, c'est le doute. C'est l'ennemi. Pour lutter contre lui, il faut lui montrer qu'on n'en a pas peur.

Pour se corriger d'un défaut, qu'on le supprime pour commencer pendant trente jours. Mais, si on y arrive, ou simplement pour y arriver, il ne faut pas se croire quelque chose.

Les pénitences, ou les jeûnes du corps sont utiles, bien que nous ne soyons pas maîtres de notre corps.

Si pendant 40 jours, en luttant, on ne cède pas à un défaut, ou à un vice, ou à une passion, on en guérira sûrement plus tard. Vers la fin, on aura de fortes tentations.

Ne pas s'écouter, ne pas se laisser aller. Marcher, même quand on a mal.

Il faut commencer par apprendre à connaître ce que l'on ne connaît pas du tout, c'est-à-dire ce qu'on a à faire ; ses devoirs quotidiens. Il faut les faire à fond, y consacrer toutes ses forces, se surveiller, et se juger soi-même avant de pénétrer des choses difficiles dont le seul résultat serait de nous procurer un nouveau moyen de porter des jugements sur autrui.

Établis d'abord la paix en toi-même et tu pourras ensuite la procurer à autrui. L'homme de paix est plus utile que l'homme savant.

Devoirs envers autrui

Refuser les procès, ils nourrissent les pieuvres.

Un homme qui a donné son loyer ne sera pas saisi.

Si le mendiant emploie mal l'aumône, il est responsable du tort qu'il fait au vrai pauvre, et d'autre chose encore qu'il ne peut payer. Mais le donateur est engagé.

Quand une société nous agace, ce sont nos vices qui s'en dégagent.

Se promenant avec un ami, Monsieur Chapas rencontre un mendiant habituel au coin de la rue. L'ami demande mentalement s'il faut donner. Monsieur Chapas donne et se retournant vers son ami, répond à la question non exprimée : *« C'est une dure destinée que d'être mendiant. »*

Tout ce que je regrette, c'est que nous avons fait si peu d'efforts pour mettre en pratique ce que la Maison s'est tant donné de mal à nous enseigner. Ne nous a-t-il pas toujours été dit : « Si une personne nous fait des misères, remerciez le Ciel, car c'est ce qui vous fait connaître votre faiblesse », puis pardonnez-lui et enfin priez pour elle. Dans les cours qui nous ont été faits, il nous a bien été montré que nous sommes tous des frères, puisque nous descendons du même Père qui est Dieu. Lorsque vous étiez enfants, si vous aviez des frères ou des sœurs qui vous fassent des misères, vous n'alliez pas chercher le commissaire, vous vous plaigniez à votre père, eh bien faites de même, ne vous plaignez qu'à Lui de ce qui vous arrive. Le temps n'est pas éloigné où les méchants se

mangeront les uns les autres.

Nous devons tout supporter avec calme et résignation, non pas une résignation passive mais avec la résignation que donne la foi en Celui qui peut tout. Est-ce que moi, je déciderais la solitude et la tranquillité ? C'est cela, quand on veut la solitude, on n'est jamais seul. Mais, ma petite amie, la lutte c'est la vie. Nous devons chercher à être d'accord avec tout le monde. Et que cela peut-il nous faire qu'on réponde par le mal au bien que nous faisons ? Ce que je peux vous assurer, c'est que le peu de bien que nous faisons n'est jamais perdu. Dieu nous dit d'aimer notre prochain, et dans le prochain, il y a plus de mérite à aimer son ennemi que son ami. Patience et persévérance dans la prière. Dieu connaît la force de chacun de ses enfants, et n'envoie pas plus de peines qu'on ne peut porter.

Évolution de l'homme

Nous devons épeler l'alphabet de A à Z. Nous sommes à la lettre C ; nous apprendrons plus tard à faire des mots et des phrases.

On avance en une incarnation de l'épaisseur d'un cheveu. Il faut connaître le bien comme le mal. Faire celui-ci dans la lumière et celui-là dans l'ombre, parce qu'ils ne peuvent y rester respectivement.

Le bien fait dans l'ombre est héréditaire.

Dieu ne punit jamais. On n'a pas besoin de savoir pourquoi on souffre, nous sommes tous Frères, les petits enfants paient

pour les grands-parents.

Si un homme donne aux pauvres tout ce qu'il a, la nature lui donne une autre fois de la fortune ; s'il en fait à nouveau bon usage, alors elle se dévoile à lui, ou peut-être à ses petits-enfants car le Christ a dit à Hérode, à Pilate et aux disciples :

« Ce sont les petits-enfants qui paieront pour leurs grands-parents. »

Un sauvage qui a scalpé revient avec des maux de tête. Tout le monde revient à peu près dans le même corps, sauf ceux qui veulent aller plus vite ; après ils reviennent chez eux.

Nous n'arriverons pas les uns sans les autres.

Si l'homme n'était pas tombé, il ne connaîtrait rien. Tombé puis relevé, il est au-dessus des anges.

La liberté

La liberté des autres est une chose sacrée : sous aucun prétexte nous ne devons y attenter. Comment oser supprimer la liberté de quelqu'un en quoi que ce soit, nous qui ne sommes pas libres. Tant que nous aurons le démon en nous, nous serons des esclaves.

L'homme a bien une certaine liberté en apparence, mais au fond, il n'en a absolument aucune. Mais la récompense du travail fait ainsi est si grande, Dieu nous donne si généreusement pour ces petits efforts, que loin de nous révolter nous devrions être confus de reconnaissance.

L'homme est libre d'accepter ou de refuser un cliché. Cela est vrai. Mais cette liberté est relative, et le résultat est toujours là. S'il refuse le cliché du mal, il subira quand même la souffrance comme s'il l'avait reçu. Ce n'est pas là la vraie liberté. Celui-là seul est libre qui peut faire tout ce qu'il veut sans rendre de compte à personne.

La malchance

La malchance va d'un côté et d'un autre, mais ne reste pas toujours à la même place. Elle resterait bien 50 ans chez vous, cela n'est rien sur l'éternité du temps. Et puis si l'on savait ce qu'est la malchance ! Elle est si jolie que tout le monde la voudrait, tandis qu'on la fuit. On voudrait qu'elle aille chez le voisin, et cela toujours par charité. Que ceux qui ont bien fait continuent à bien faire et que ceux qui font mal continuent car il n'est plus permis de revenir sur ses pas. Pourtant, grâce aux prières et aux supplications, Dieu permettra à quelques-uns de revenir au bien, et à d'autres de reconnaître eux-mêmes leurs erreurs, c'est beaucoup.

Le Progrès

Un jour il n'y aura plus de chemins de fer. Ils seront abandonnés parce que les conditions seront telles qu'on ne pourra plus les exploiter. Un des derniers qui fonctionnera sera celui de l'Arbresle.

Beaucoup plus tard, il n'y aura plus d'accidents d'autos. Les autos se conduiront d'elles-mêmes.

Un jour les ouvriers casseront toutes les machines pour

continuer à travailler.

Le commerce

Si vous faites une invention et que vous ne trouviez pas le moyen de vendre pour trois sous ce qui vaut un franc maintenant, vous n'avez pas le droit de faire cet énorme bénéfice. L'idée que Dieu vous a donnée, ce n'est pas pour que vous seul en profitiez, mais bien tous. (Dans toute affaire de commerce, Monsieur Chapas incitait à ne pas aller au-delà de 10 % de bénéfice sur un gain.)

À quoi bon vouloir gagner tant d'argent, pourvu que l'on ait son petit nécessaire. Tout le superflu doit être employé aux bonnes œuvres. Tout ce qui nous semble si utile passera. Il n'y a que le bien qui se retrouvera un jour. Plus nous nous attachons aux futilités qui nous entravent, plus nous aurons de peine pour nous en défaire et si nous ne nous en détachons pas nous-mêmes, Dieu nous en détachera de force et nous en aurons d'autant plus de peine.

Les riches

Les riches ne pèchent pas par gourmandise, puisqu'ils peuvent avoir ce qu'ils convoitent.

Le vol

Vous dites qu'on vous a jadis volé vos fagots. Ne le dites pas. Et si vous avez accepté de ne pas les avoir, et si le Ciel a fait l'année suivante produire votre part de bois deux ou trois fois plus que vous avez fait la coupe et ramassé, avez-vous été volé ? (Ce qui sort par la fenêtre, rentre par la porte.)

La magie

S'il est interdit absolument aux Occidentaux de faire de la Magie, cette interdiction n'est pas pour les Orientaux, car Jésus leur a donné, il y a deux mille ans, à certains d'entre eux, un enseignement propre à leur développement.

Maintenant le Ciel ne permet plus que l'on fasse du mal à autrui par la magie. Ce qu'on peut faire revient immédiatement sur vous.

Les nations

La Russie a demandé à être la sœur de la France. Les épreuves qu'elle subit actuellement (1922) la rapprochent de nous. Elle brûle les étapes. Nous avons traversé des épreuves qu'elle n'a pas encore subies ; elles s'accumulent en ce moment pour elle. Nous allons peut-être subir ses lois.

Les Russes sont actuellement les préférés du Christ parce qu'ils sont croyants.

Il y aura des révolutions. On brûlera beaucoup, on incendiera. Il y a des gens qui ne chercheront pas à l'empêcher, au contraire, car des preuves de ce qu'ils ont fait existent, et ces preuves, il faut qu'elles brûlent.

La France est la mère des nations. Maintenant les autres nations, ses filles, ont grandi ; elles se dressent contre elle et lui réclament des parts.

Les Juifs vont être mis dans un endroit où ils souffriront

toutes les peines.

Les gouvernements

Remarquez que les hommes qui nous gouvernent sont en général vieux. C'est une grâce que Dieu leur fait, afin que devant la gravité et l'horreur de ce qu'ils voient, ils en arrivent à prier.

Les hommes politiques sont des pantins dont on tire les ficelles. Ils abusent tous de leur influence momentanée mais s'ils savaient combien ils devront payer, ils démissionneraient tous et rapidement.

Un jour viendra où à la tête de chaque province il y aura un serviteur du Christ que nous irons consulter pour toutes nos difficultés.

La Démocratie est une folie. C'est comme si on demandait aux élèves d'une même classe d'en choisir quelques-uns parmi eux pour enseigner aux autres.

La République est représentée par une femme nue, enchaînée (manque de liberté) sur de la paille (misère), et vivant sous une tente vide, un verre à côté d'elle.

Liberté, Égalité, Fraternité. Oui. Liberté pour les sages, Égalité pour les hommes parvenus au même degré de la hiérarchie sociale, Fraternité pour les gens de bien. Mais servitude nécessaire pour les insensés, hiérarchie pour l'humanité entière, et guerre pour les égoïstes et les méchants. Voilà les lois de la nature.

L'immense majorité des hommes manque de justice et de logique, et nous en sommes à vouloir le gouvernement de la majorité.

La nature est aristocratique et monarchique : les Univers n'ont qu'un soleil, les hommes n'ont qu'une tête et le lion est toujours le roi du désert.

La vérité, la raison, la justice, la loi (morale) sont rigoureusement despotiques et nul ne se soustrait impunément à leur autorité. Où ne règnent ni la Vérité, ni la Raison, ni la Justice, c'est la force fatale qui décide, mais toujours suivant la loi d'un équilibre progressif.

Les trusts et les syndicats sont les réalisations de la Bête de l'Apocalypse.

Le clergé

À propos de Napoléon : l'ange sortira de la mer et retournera à la mer. – Lorsque le christianisme gagna les cœurs, les païens convertis dans un élan de charité, offrirent leurs bijoux, leur or, leurs pierres précieuses aux chefs de l'Église qui, contrairement aux intentions des donateurs, les accumulèrent. « Là où est ton trésor, là sera aussi ton cœur. » L'esprit des dignitaires de l'Église est donc resté attaché à ces trésors matériels. Napoléon saisissant le Pape lui avait dit : « *Tu vas fondre ces statues (des douze apôtres).* » C'est ainsi que nous avons eu la monnaie du Pape. Mais le clergé ferma ses caisses. Si le clergé avait obéi à l'ordre d'En-Haut, tout permet de supposer que ceux qui suivent le drapeau rouge en

chantant l'Internationale suivraient des processions en chantant des cantiques.

Le pape a écrit à propos de la conférence de Gênes (avril 1922) que l'Europe est une forêt de baïonnettes. Sa parole aurait été plus convaincante si, donnant l'exemple, il avait licencié son armée. Le Ciel ne permet pas même que dans une Église le Suisse porte une hallebarde.

Si les prêtres n'étaient pas avides d'argent, leurs processions seraient suivies par la population entière.

La souffrance des saints

Ceux des saints qui souffrent le plus sont peut-être ceux dont les corps se sont conservés intacts dans la tombe.

Les reliques

Les miracles faits par leurs reliques sont dus à la foi. Quand la prière est attentive et du fond du cœur le Ciel met autour de nous tout ce qu'il nous faut.

La fin des Temps

Plus tard, les hommes feront tomber la pluie où ils voudront, alors viendra la fin du monde, car sinon ils désorganiseraient tout.

Les anges exterminateurs vont venir déverser des maladies contre lesquelles tous les vaccins seront impuissants.

La fin du monde arrivera comme ceci : le pétrole de la

lampe s'évaporerait, le liquide de cette tasse s'évanouirait, ton sang sécherait dans tes veines.

La moisson

Tout ce que je puis vous dire, c'est que la moisson est commencée et que bientôt les blés seront mûrs.

Ne nous a-t-on pas dit à la Maison que plus nous irons, plus les choses iraient mal ? Il n'y a plus à compter sur rien. Bientôt nous ne mangerons pas à notre faim, mais il y aura du pain ici. Que celui qui a bien fait continue à bien faire et que celui qui a mal fait continue à mal faire. Il est trop tard pour rien changer.

L'avenir

Ne regardez que le pas suivant. Ne vous embarrassez pas d'horizons plus lointains.

Vous n'aurez pas besoin de savoir. Faites la volonté de Dieu. Ne cherchez pas à connaître ce qui vous menace, les accidents que la nature pourrait provoquer autour de vous. Si Dieu permet que quelqu'un en pâtisse, c'est qu'il est bon que cela arrive.

Ne promettez que ce que vous pouvez tenir. Ne prononcez pas des paroles inutiles. Comme nous sommes les soldats d'un maître juste et bon, nous n'avons pas besoin de nous inquiéter, pas même d'espérer. Il suffit de marcher droit devant soi.

Comme nous sommes les soldats d'un Maître juste et bon, nous n'avons pas besoin de nous inquiéter, ni même d'espérer. Il suffit de marcher droit devant soi.

On sera réunis dans la Nouvelle Jérusalem puis il faudra se séparer mais on gardera le souvenir.

Sociologie

La pieuvre va s'occuper des propriétaires et leur envoyer du papier timbré.

La vie va devenir difficile à Paris, surtout pour l'ouvrier. Un jour viendra où on gagnera l'équivalent d'une livre de beurre et d'une paire de sabots comme salaire annuel.

Le chemin des roses est passé, il ne reste plus que les épines. Que celui qui a un petit commerce, un emploi s'en contente. Le chemin de la réussite est fermé. Celui qui se monte le cou verra que celui qui est sur un piédestal en descendra de lui-même ou bientôt le Ciel se chargera de le faire descendre. Si vous ne voulez pas écouter ce que je vous dis, retournez dans les églises.

L'apostolat

Il vaut mieux passer pour un imbécile ou un paresseux que de faire perdre leur temps aux gens.

Si j'étais riche, je voudrais avoir un palais pour y loger la misère puisque personne ne la veut.

La mode – la coquetterie

Un jour, une dame était venue voir Monsieur Chapas, et au cours de la conversation elle lui demanda si elle pouvait, pour être « à la mode », couper ses cheveux ? Il la fixa un instant,

puis il dit :

— *Madame, si un jour vous rencontriez le Maître, avec quoi lui essuieriez-vous les pieds si vos cheveux sont coupés ?*

— Ah ! oui, bien sûr ! dit-elle...

Quelques mois plus tard, comme beaucoup, cette femme avait les cheveux coupés...

C'est le même châtiment pour une femme qui s'arrache les cheveux blancs que pour celle qui cache un enfant infirme. La Vie a droit à la Lumière.

Le travail personnel

La véritable coursière c'est la violence.

Ne pas remettre au lendemain, car les Êtres qui sont là pour nous aider peuvent être partis auprès d'autres.

Quand on a confiance, le Tout-Puissant met dans notre demeure tout ce qu'il faut.

L'espérance ne déçoit pas.

Enrichissons-nous avec ce que les autres ne veulent pas : la misère. Que ceux qui demandent conseil aux hommes, attendent des conseils d'hommes ; ceux qui demandent des conseils à Dieu recevront des conseils de Dieu.

Le paiement des dettes

Il y a des propriétaires qui, croyant être dans leur droit, et y étant du point de vue des lois humaines, ont fait mettre à la

porte des locataires qui ne les payaient pas, soit qu'ils ne le pouvaient ou qu'ils ne voulaient pas le faire. Ces propriétaires ont contracté une dette. Comment voulez-vous qu'ils puissent la payer, si toutes les conditions restent ? Eh bien, ils voteront pour des gens qui feront des lois telles que les propriétaires seront mis à la porte de chez eux.

Quelqu'un vient vous demander 100 francs à prêter. Qui vous dit qu'en les donnant, même assuré qu'ils ne reviendront pas, vous ne payez pas une dette, peut-être bien plus importante, que vous avez contractée jadis envers cette personne, et dont vous vous acquittez ainsi.

— Lorsque vous nous rendez la vie et qu'on devait partir, qui paye la dette ?

— *Quand ceci arrive, la Maison endosse une grande responsabilité, et si le malade a promis de s'améliorer et qu'il ne le fasse pas, le Ciel le force à tenir sa promesse, soit d'une manière, soit d'une autre, mais nous ne pouvons plus rien faire pour lui, il a promis, il doit tenir.*

— Serons-nous tous punis de la même façon pour la même faute commise ?

— *Non. Ainsi permettez-moi de vous faire cette comparaison : « Une personne aura commis une faute grande comme un mètre, elle sera punie comme si sa faute était de un centimètre et une autre sera punie d'une faute de un centimètre comme si elle était d'un mètre et même de cent mètres.*

— Et pourtant la justice de Dieu est juste ?

— *Il est tenu compte des dispositions dans lesquelles on se*

trouve. Une personne instruite des lois de Dieu paiera beaucoup plus, elle a plus de responsabilités, car elle ne pêche pas par ignorance, quoi que nous ayons toujours notre libre arbitre. Mais celui qui est petit, faible, ignorant, aura moins à payer, car il sera tenu compte de sa faiblesse. C'est pourquoi nous serons beaucoup plus fautifs, nous qui avons si souvent été instruits par la Maison, et il nous sera beaucoup plus demandé.

Une araignée fait quelquefois plus de toiles dans une même pièce et les réunit par des fils. Et bien si cette araignée a fait ces toiles pour en empêcher d'autres d'en faire, je vous affirme qu'elle passera en jugement. Tout ce qu'on fait aux autres, c'est à soi-même qu'on le fait.

Sachons que chaque fois que nous avons à payer, c'est pour notre compte personnel, et considérons, quand nous voyons souffrir un de nos frères, que c'est pour nous qu'il paye ; cela nous aidera peut-être à aimer notre prochain comme nous-mêmes.

Les ennemis

Bénir le Ciel si ce sont des êtres matériels, parce qu'alors on les connaît et on peut leur pardonner.

Buvez et mangez avec votre ennemi.

Les gestes du quotidien

Ne pas avoir son lit devant une glace (miroir). La voiler.

Il faut faire les dépenses dont on a les moyens.

Ne pas souffler une bougie pour l'éteindre car le souffle donne la vie.

Ne pas couper les ficelles d'un paquet, les conserver car elles pourront vous être encore utiles un jour.

Le café mêlé de lait est un poison.

Il vaut mieux dormir la fenêtre fermée, car pendant la nuit il passe des visiteurs mauvais.

Frapper avant d'entrer dans un appartement vide.

L'abus de citron provoque des tâches blanches sur le foie.

Ne boire bouillant ni le café ni le bouillon gras car ils détruisent les cellules de l'estomac.

Après 5 heures du soir le lait ne se digère plus.

Ne pas emballer les œufs dans du papier ou du linge, dans du blé seulement et à la rigueur.

Éviter le vin vieux.

*

* *

HONORER SA MEMOIRE

Les soldats et leurs chefs – 1903

« Il est des âmes pour qui le Paradis n'existe pas : ce sont les âmes des Soldats et de leurs Chefs. Qu'est-il en effet besoin de Paradis pour eux qui ont conscience de combattre pour leur Empereur et Père. Ils ne s'arrêtent jamais, toujours il y a des combattants : Chapas et moi sommes de ceux-là. »
(Monsieur Philippe.)

Mes Souvenirs – 1904

Dans ses *Souvenirs* [{58}](#), Claude Laurent écrit ce qui suit de Monsieur Chapas. Cela donnera, au-delà de son existence matérielle, une idée assez juste du personnage : « Notre très cher et très dévoué ami, qui par sa bonté, sa grande humilité, sa patience et sa charité inépuisable, est le seul reconnu digne de tenir les séances, en l'absence de Notre très vénéré et Honoré Maître Philippe. Oui, nous sommes heureux de posséder un semblable ami, et c'est de toute la force de nos âmes que nous rendons un suprême hommage de reconnaissance et de remerciement, à Notre très vénéré et honoré Maître, de nous avoir donné un aussi digne modèle.

Puissions-nous tous, obtenir du Ciel, par nos prières, de toujours suivre les traces de Notre très Vénéré et honoré Maître Philippe, qui dans son ineffable bonté, se sacrifie non seulement pour nous qui l'approchons, mais encore pour l'humanité entière. Puissions-nous tous, imiter dans sa sagesse, notre bien aimé Jean Chapas, afin de nous rapprocher de plus en plus de Celui, qui dans son immense et ineffable amour, régnera toujours dans nos cœurs. »

À l'occasion de son anniversaire – 1904

A Monsieur Chapas

*Frère, dis-nous combien de millions de Lumières
Tracées par la main du Semeur,
Tes pas ont parcourues depuis l'Aube première,
Au cours de l'Auguste Labeur.*

*Combien de fois ta main a recueilli, pieuse,
Dans un germe humain oublié,
La semence d'Amour qui s'accrut radieuse
Fécondée par ta seule pitié.*

*Est-ce toi qui connus la troublante promesse
Des lendemains mystérieux
Qu'elle vint apporter à l'humaine détresse
Gage d'Amour des Cieux ?*

*Et lorsque vient enfin la Lumineuse Aurore
Qui du Sang Divin s'empourpra
Ton sang n'avait-il pas quand on la vit éclore,
Arrosé les parvis du Temple qu'il créa ?*

*Et quand sous l'humble toit d'un clocher de village
Où s'égara la Charité
On entendit la voix d'un chrétien et d'un sage
Vibrant comme l'écho oublié d'un autre âge
Dans notre morne humanité.*

*Est-ce toi qui repris le Flambeau de Lumière
Dans ta vaillante main ?
Et qui fis tressaillir autel et sanctuaire,
Enseignant que l'Amour peut seul sur cette terre
Vaincre le ténébreux Destin ?*

*Quand du sein de la nue opaque et ténébreuse
Le Signe vint tracer son fulgurant sillon,
Pour suivre dans la nuit l'orbe mystérieux
Et nous guider dans la Voie Douloureuse
Le doigt Divin marqua ton Front.*

*Que béni soit en toi l'Ange qui souffre et pleure
Quand il pourrait planer dans l'azur inviolé,
Que soit bénie en toi la pensée qui demeure
En attendant le jour où le MAÎTRE DE L'HEURE
Resplendira dans notre ciel voilé.*

Victoire Lalande, le 11 février 1904 [{59}](#).

Celui qui reste – 1907

« Celui qui reste en chair parmi nous (Chapas) et que Monsieur Philippe nous a donné comme soutient, sait par Lui tout ce qui reste à accomplir. » (Sédir.)

In memoriam Jean Chapas – 1932

La vie simple de Monsieur Chapas était essentiellement basée sur la discrétion, l'anonymat. Même son décès, le 2 septembre 1932, à Nattages, dans l'Ain, est passé sous

silence dans les milieux « autorisés ». Seule une annonce très courte avait été reproduite dans le Bulletin de l'association des Amitiés Spirituelles :

« C'est dans une pensée de vénération et de reconnaissance que nous écrivons en tête de ce Bulletin le nom de ce grand serviteur du Ciel qu'une mort soudaine vient de nous prendre. Et pourtant, si profonde était son humilité qu'il n'aurait jamais voulu qu'on parlât de lui !

Sédir l'aimait et lui avait demandé son intercession pour nous et pour notre tâche.

Et Monsieur Chapas nous a été un ami cher et dévoué entre tous. Ceux qui ont eu le privilège de l'approcher ne l'oublieront jamais. Il ne nous appartient pas de parler de sa personne ni de son travail. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que sa vie n'a été que prière, pour tout et pour tous. C'est une lumière qui disparaît à nos regards, c'est une affection infiniment précieuse qui nous est enlevée ; mais, comme nous le disait Sédir il y a seize ans : « Nos cœurs savent qu'il n'y a pas de mort. »

Le plus bel hommage que nous puissions rendre à sa mémoire, le plus précieux témoignage de notre gratitude, c'est d'avoir sans cesse présent l'exemple de nos aînés et de redoubler de zèle et de bonne volonté dans notre travail par et pour le Christ. [{60}](#) »

Le Consolateur – 1953

« C'était un homme de belle taille, vêtu simplement d'un complet noir, son regard était fort doux, au milieu d'un visage bruni par le soleil. Sa voix basse et profonde vibrait comme un violoncelle. Il émanait de tout son être une atmosphère apaisante. [...] Il nous donna sans tarder une profonde

impression de sécurité qui ne s'est jamais démentie ; c'était en un mot un consolateur-né.

Les contradictions ultérieures de notre vie, le commerce avec de multiples personnalités n'ont pas aboli ce sentiment que lui seul nous ait jamais inspiré. Chapas parlait peu, mais par courtes phrases et avec une exquise courtoisie. Il répondait plus aux préoccupations intérieures de ses interlocuteurs qu'aux propos de ceux-ci.

Cela créait parfois de véritables quiproquos que Chapas laissait aux autres le soin de dénouer car il était atteint d'une certaine dureté d'oreille et personne ne s'étonnait qu'il ait l'air de n'avoir pas entendu ! Mais combien de fois l'avons-nous surpris à redire une demande d'un malade qui ne lui avait parlé qu'à voix basse. Il faut admettre qu'en cela la nature le tenait simplement à l'écart de toutes les vanités et des propos futiles.

Si sa présence était la plus apaisante des rencontres, elle mettait aussi la conversation sur le terrain des nobles sentiments vrais et sains et plaignait doucement tous ceux qui ne les ressentaient pas. Il ne dédaignait pas la plaisanterie et adorait taquiner ses amis sur le ton le plus jovial {61}. »

Tout paraissait clair – 1957

« Quand il était là, tout paraissait clair, simple ; les problèmes ne se posaient plus, ils étaient résolus, ils étaient transfigurés dans la lumière. Auprès de lui on se sentait une entière bonne volonté et le courage de tous les sacrifices. Quand il n'était plus là, on était désorienté ; le navire avait perdu son pilote et on aurait remué monts et vallées pour retrouver seulement la trace de ses pas. Lui enfin présent, c'était la sécurité, la certitude. Il paraissait avoir vu tant de

choses, tant d'événements semblaient s'être déroulés sous son regard qu'il était comme immuable et que nos petits drames se trouvaient remis d'emblée à leur vraie place, dans leur réelle signification. Il laissait tomber sur nos chagrins son sourire où se lisait sa charité, une charité qui se serait penchée pendant des siècles sur la douloureuse humanité {62}. »

Atmosphère seconde – 1971

« Cependant, avoir vécu aux côtés de Monsieur Chapas donnait bien l'aperçu de cette surhumaine vertu, de cette grandeur défiant la critique la plus aiguë. Auprès de lui, du reste, cette atmosphère seconde ou très rare des moments heureux devenait permanente, tout problème intime, tout projet, toute attente s'estompaient en l'abandon confiant que donne la foi, avec cette impression que le momentané pouvait devenir durée. Intérieurement et sans heurts, les vues s'ouvraient sur un aspect illimité, sur des espaces donnant l'impression de plénitude et de bien-être où le doute n'avait plus de place {63}. »

L'école « primaire » – 1978

« À l'entendre il n'aurait été qu'à "l'asile", ce qui devait correspondre aux débuts de la primaire, pourtant diplomates et hommes d'affaires le consultaient efficacement. Très affable d'accueil, une inexplicable distance empêchait que l'on puisse empiéter ou que l'on questionne trop avant. Ce que l'on pouvait voir de ses activités et d'un rayonnement déconcertant donnait l'impression d'aller en des profondeurs difficiles à suivre, mais devant incontestablement relier personnages et événements, encore fallait-il un long recul pour le deviner ou de sa part une réflexion, rarement un jugement.

Quand il disait, pour une personne, avoir tout essayé, cela impliquait dans une série de circonstances différentes, la recherche de ce qui pouvait faire bifurquer d'une mauvaise orientation. Le mystérieux reste bien de penser que la plupart des personnes ignorèrent toute leur vie l'intervention que ce berger des âmes apportait discrètement à leur destin {64}. »

Simplex gestes parfaits – 1979

« M'étant levé de très bonne heure et ne trouvant personne dans la maison, j'étais descendu au jardin où je pensais flâner en profitant de la solitude dans la fraîcheur du matin. Mais j'y retrouvais Monsieur Chapas, là depuis longtemps, arrachant ses pommes de terre. Joyeux de pouvoir vivre un peu plus à ses côtés et cette fois avec l'espérance de l'aider dans ses travaux, m'y croyant rompu du reste, cela me paraissait facile. Mais ma proposition ayant été aimablement repoussée, je dus encore faire figure de spectateur et surtout d'élève ignorant, car outre mes sujets d'observations, il me fut permis de comprendre une fois de plus qu'un travail aussi simple soit-il, n'a réellement une valeur que dans sa minutieuse perfection {65}. »

Un mot sur les Amitiés Spirituelles – 1992

« Dès le départ de Monsieur Philippe en 1905, quand Sédir avait un cas de malade particulièrement sérieux, il mettait Monsieur Chapas au courant. Quand Sédir a fondé le groupe des Amitiés Spirituelles, il lui a écrit pour lui demander sa prière et dès la mort de Sédir le 3 février 1926, Monsieur Chapas a eu la bonté de s'intéresser aux adhérents. Il n'a pas voulu qu'ils restent des orphelins ; mais telle était son humilité qu'il ne s'est pas proposé : il a attendu, pour leur manifester

son amour, qu'ils lancent vers lui l'appel de leurs cœurs. Alors il les a enveloppés de son affection virile et tendre, de sa constante sollicitude. Il est venu à Paris, il a tenu à voir leur local, il a assisté à une de leur réunion et il leur a donné sa prière.

Max Camis et Émile Besson l'avaient mis au courant de leur activité. Il a fait venir plusieurs Amis à l'Arbresle. Il prenait leurs listes de malades et il demandait aussi pour eux.

Son intervention dans la vie des Amitiés Spirituelles, dans un travail qui, à ses yeux, pouvait passer pour secondaire, son intervention faite d'effacement, de bonté, de compréhension a été pour le groupe particulièrement tonifiante. L'œuvre que Monsieur Philippe avait léguée à Sédir, il l'a acceptée ; il a porté sur son cœur le souci de leur travail ; il a encouragé leurs élans velléitaires et leur a donné une orientation précise, réaliste ; leurs rêves d'action, il en a fait des besognes conscientes, positives, se traduisant en faits bien tangibles. Et Emile Besson de conclure : *“Nous ne remercierons jamais assez Notre Maître de nous avoir donné un tel protecteur, un tel ami {66}.”* »

Jean, le disciple que le Maître aimait – 2005

« Monsieur Chapas, Jean, disciple bien-aimé du Maître, comme ailleurs, en d'autres temps et en d'autres lieux, Jean a été lui aussi le disciple préféré du Christ ! N'est-ce pas à Jean que le Christ, en croix, a confié sa Mère ? N'est-ce pas encore à Jean qu'il a demandé de veiller sur ses Frères et Sœurs ? N'est-ce pas à Jean enfin que le Christ a donné mission de perpétuer le message christique ? Témoin du Maître, en compagnie de Jacques et de Pierre, il est là lors de sa Transfiguration et de son agonie à Gethsémani. Il doit être présent jusqu'à la fin, transcender sa propre douleur, mais

être là quand le Grand Œuvre s'accomplit, pour témoigner et pérenniser la parole du Verbe.

Jean, un prénom qui a traversé le Temps, que les vibrations divines ont enveloppé et nourri, et dont la mémoire reste vivante. Ainsi, au moment opportun, quand le Ciel juge que c'est l'heure, quand tous les acteurs sont à nouveau réunis, l'Histoire continue, se répète, encore et toujours...

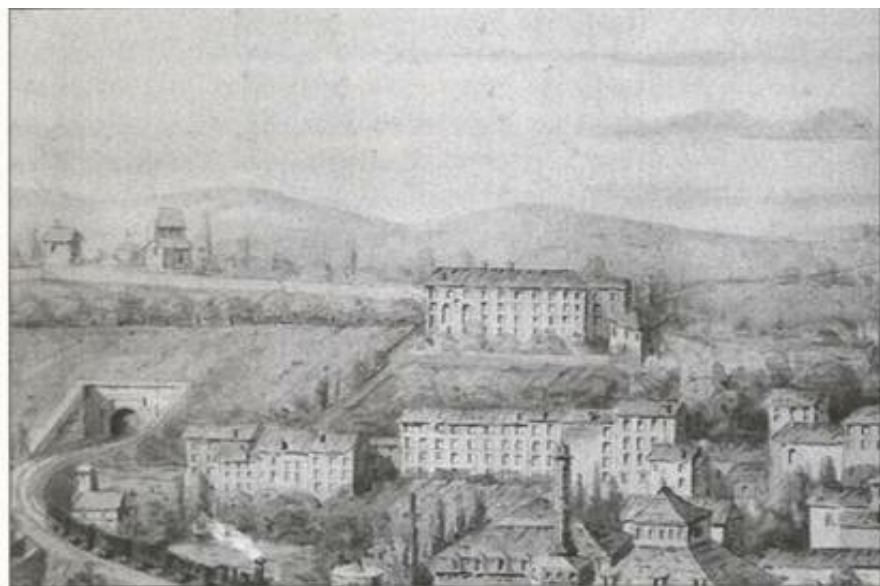
Le 2 septembre 2005, cela fera 73 ans qu'il s'est éteint. Discret et mesuré par-delà le temps, tout comme il l'a été sa vie durant, il nous remémore nos devoirs de chrétiens. Une épitaphe simple, inscrite sur sa pierre tombale rappelle au visiteur sa condition humaine. Sans l'aide du Ciel, il n'est rien, il ne peut rien :

**Veillez et priez,
Le Ciel peut tout ![167](#)**

ALBUM PHOTOS

ALBUM PHOTOS





Le Clos Santa Maria (1895)
Aquarelle (Association des Amis
du vieil Arbresle)



Le bureau de Monsieur Chapas



au Clos Santa Maria (1913), toutes les pièces étaient numérotées.
Le bureau de Monsieur Chapas avait le numéro 35

Ci-dessous la famille Chapas en 1906





Madame Chapas
avec Émile Bertrand

Jeanne Chapas en 1933





Jeanne Chapas en 1986



Victoire Chapas
dite Martine
(février-octobre 1899)



Carte de visite
de Monsieur Chapas

Monsieur Chapas en 1897

Monsieur Chapas



Monsieur Chapas en 1906



Monsieur
Chapas en 1931



Monsieur Chapas et Monsieur Philippe



Monsieur Philippe



L'hôtel Labeye (1910) à Yenne où Monsieur Chapas passait ses vacances, et où la Tsarine Alexandra avec ses filles et sa suite se rendit incognito pendant 15 jours pour y rencontrer Maître Philippe.

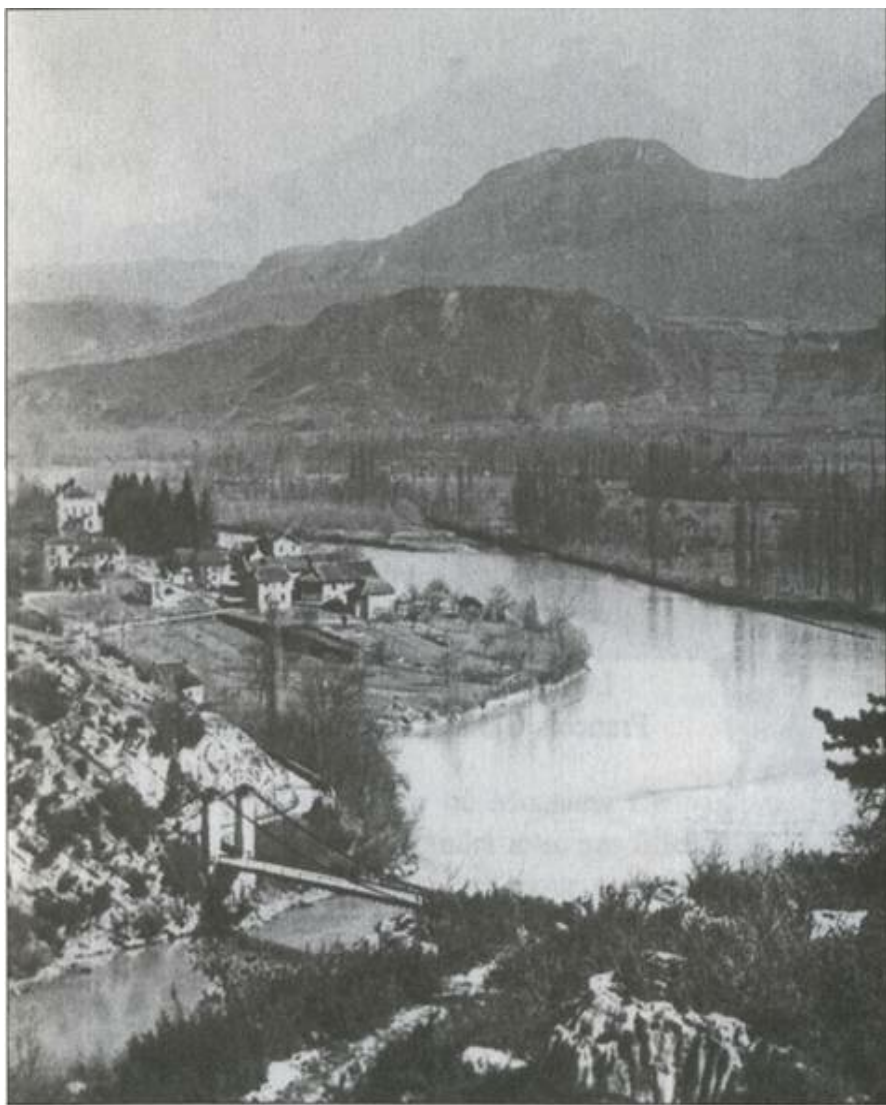


Le château de Marnix à Nattages propriété de
François Galland où Monsieur Chapas allait à la
pêche



François Galland





Nattages

Au fond, sur le Rhône, l'île où allait pêcher Monsieur Chapas



Monsieur Chapas à la pêche

Lieu du décès de Monsieur
Chapas le 2 septembre 1932



Tombe de Monsieur Chapas





Tombe de Monsieur Chapas 2013



Tombe de Madame Chapas



Dernière photo du Clos Santa Maria en 1970 avant destruction

Lettre de Monsieur Chapas
à Maître Philippe (1902)

pour le 15 février 1902.

Mon Cher Maître

Je reconnais parfaitement, que
de tout les means que j'ai, je
méritais beaucoup plus

Je voudrais même faire, chaque
fois que je me suis promis cela,
je n'ai pas tenu. Je vous
demande mon Cher Maître.

votre aide et votre protection, pour
que je puisse améliorer le mal
qui est en moi. C'est l'orgueil,
la paresse, la gourmandise ainsi
que les autres péchés capitaux.

Je voudrais faire ce que vous
nous demandez Cher Maître
après pitié de ma faiblesse.

Il m'a fait des observations
pour que mon cœur soit meilleur
et se change, pas, car je méritais
si c'est possible être au nombre de
votre soldats.

Je vous recommande bien un
femme pendant la grossesse
ainsi que l'enfant qui vous
vous couvrent. Je me reconnais
indigne de tout cela, même
de vous demander, car je me
rends compte, que tout ce qui
se vait rien. Je me fais
honte tellement je reconnais que
je vous fais de chose.

J'espère que Maître que vous
recevrez mes dévotions dans
la mesure du possible.

Votre dévot

Chapas

BIBLIOGRAPHIE
« Autour de Monsieur Chapas »

COLLIN (PHILIPPE)

« Un éveilleur : Monsieur Philippe », *Univers Spirale*, n° 36 et 37, 2004.

« In memoriam : Monsieur Philippe de Lyon, thaumaturge », *L'Initiation*, n° 2, 2005.

Album souvenir 1905-2005, éd. Le Mercure Dauphinois, avril 2005.

C. P.

« Le Maître de l'Arbresle 1905-2005 », *Équinoxe*, n° 23, mars 2005.

DUGEREY (PHILIPPE)

« 60^e année de la mort de Monsieur Chapas », *Causerie*, 1992.

« Monsieur Jean Chapas, héritier de Monsieur Philippe », *L'Initiation* n° 3 et 4, 2002 ; n° 1, 2003.

STELLA ET DUGEREY (PHILIPPE)

« Monsieur Chapas », *Équinoxe*, n° 24, septembre 2005.

TABLE

MONSIEUR CHAPAS, « LE DISCIPLE QUE LE MAITRE PHILIPPE AIMAIT »

— Introduction

PREPARATION A LA VIE PUBLIQUE DE MONSIEUR CHAPAS

- Ancêtres et famille
- Début d'une collaboration
- De longues années d'apprentissage
- La famille Grandjean
- Madame Grandjean et son fils Jean
- Mariage et enfants
- « Un mort en congés »

VIE PUBLIQUE DE MONSIEUR CHAPAS

- Séances de Monsieur Chapas
- Exercice illégal de la médecine
- L'Arbresle
- Évocation d'un passé : Zhora
- Le Clos Santa Maria
- Pierre Bûcher et Georges Haehl
- L'hôpital auxiliaire n° 18
- Fin de son action publique
- Le Professeur Emile Bertrand
- Le sort de la France
- Disparition de Monsieur Chapas

APRES LE DEPART DE MONSIEUR CHAPAS

- Auguste Gauthier
- Révélations

- Restées seules
- Maison de retraite « Les Collonges »

ANECDOTES SUR MONSIEUR PHILIPPE

ET MONSIEUR CHAPAS

- Étranges pouvoirs que ceux de Monsieur Philippe
- Guérison de la fille du Procureur qui l'a condamné
- Résurrection du fils d'un épicier
- Mort du cardinal X
- Le Maître se met en colère
- Une séance de Monsieur Philippe rue Tête d'Or
- Au théâtre
- Un bon repas
- Un spéculateur acculé
- Empoisonnement du comte Mouraview
- Un boiteux de Miribel
- Un enfant guéri sur l'insistance de sa mère
- Expérience de jeunesse
- Le jeu du pendu
- Un assassin dévoilé
- Monsieur Chapas dans la continuité
- Première séance
- Gare Saint-Paul
- Un ange passe
- Présence biblique
- Rue Tête d'Or
- Les canards du Piarre
- La fête des Rameaux
- Les pièces d'or
- Remerciement

- La grippe espagnole
- L'hôtel Labeye
- Le parapluie
- Post mortem
- Opération remise
- Leçon d'humilité
- Sur l'eau
- Il y en aura pour tous
- Les pommes de terre à la poêle
- Un homme vomit son mal
- Une théosophe convaincue
- Encore un Parisien
- Le facteur dans le Rhône

QUELQUES LETTRES DE MONSIEUR CHAPAS

- Lettre à Monsieur Philippe, Lyon, le 15/02/1902
- Lettre à Gérard Encausse, Lyon, le 20/03/1902
- Lettre à M^{me} L., La Robertsau, le 30/01/1924
- Lettre à M^{me} Bière, Mamix, le 5/12/1926
- Lettre à M^{me} Bière, L'Arbresle, le 7/03/1927
- Lettre à M^{me} Bière, L'Arbresle, le 8/05/1927
- Lettre à M^{me} Bière, La Robertsau, le 20/12/1927

L'ENSEIGNEMENT

- Paroles de Monsieur Chapas sur lui-même
- Sur Monsieur Philippe
- Sur Sédir
- Dieu
- Le Christ
- La Vierge
- Les Apôtres

- L'Évangile
- L'oraison dominicale
- L'Antéchrist
- La Création
- Les Anges
- Le Démon
- Les nombres
- Cosmologie
- Devoirs envers les animaux
- La nature
- La vigne
- L'homme
- La lumière
- La connaissance
- Le sommeil
- La mort
- Le suicide
- La réincarnation
- Le Destin – Le Hasard
- La tiédeur
- Le repos
- La famille
- Les parents
- Les époux, le mariage
- Les enfants
- La tentation
- La jalousie
- La médisance
- L'indulgence

- L'alcoolisme
- La curiosité
- Le combat contre les défauts
- Les paroles
- L'orgueil
- La faiblesse
- La prière
- La souffrance
- Les épreuves
- Les maladies
- L'aliénation
- La médecine
- Quelques indications thérapeutiques
- La foi
- La charité, amour du prochain
- L'antipathie
- Le pardon des offenses
- L'abnégation
- La confiance
- Devoirs envers soi-même
- Devoirs envers autrui
- Évolution de l'homme
- La liberté
- La malchance
- Le Progrès
- Le commerce
- Les riches
- Le vol
- La magie

- Les nations
- Les gouvernements
- Le Clergé
- La souffrance des saints
- Les reliques
- La fin des Temps
- La moisson
- L’avenir
- Sociologie
- L’apostolat
- La mode – la coquetterie
- Le travail personnel
- Le paiement des dettes
- Les ennemis
- Les gestes du quotidien

HONORER SA MEMOIRE

- Les soldats et leurs chefs – 1903
- Mes Souvenirs – 1904
- À l’occasion de son anniversaire – 1904
- Celui qui reste – 1907
- In memoriam Jean Chapas – 1932
- Le Consolateur – 1953
- Tout paraissait clair – 1957
- Atmosphère seconde – 1971
- L’école « primaire » – 1978
- Simples gestes parfaits – 1979
- Un mot sur les Amitiés Spirituelles – 1992
- Jean, le disciple que le Maître aimait – 2005

ALBUM PHOTO

BIBLIOGRAPHIE « AUTOUR DE MONSIEUR CHAPAS »

[{1}](#) Notamment dans : Philippe Encausse, *Le Maître Philippe de Lyon*, Paris, La Diffusion Scientifique, 1954 ; nouv. éd. revue, corrigée et augmentée, Paris, Éditions Traditionnelles, 1966 ; Serge Caillet, *Monsieur Philippe, l'homme de Dieu*, Dervy, 2000.

[{2}](#) Ces notes biographiques sont basées uniquement sur les témoignages oraux de ses proches, famille ou amis, et complétées par la consultation d'archives.

[{3}](#) Jean-Baptiste Ravier, *Confirmation de l'Évangile selon les actes et paroles de Maître Philippe*, *Le Mercure Dauphinois*, avril 2005.

[{4}](#) Cette note et celles qui suivent sont extraites d'un cahier d'enseignements oraux de Monsieur Philippe, donnés au cours de la période avril 1893 à mars 1897, transcrits par un « canut » lyonnais ayant assisté personnellement à toutes les séances de cette période et dont une copie fut faite par le Professeur Émile Bertrand (1872-1929), de la Faculté des Sciences de l'Université de Liège.

[{5}](#) Hector Durville succéda à la direction du *Journal du Magnétisme* fondé par le baron du Potet. En 1893, il fonda à Paris son École pratique de Massage et de Magnétisme, 36, avenue Mozart, dont une filiale ouverte à Lyon fut dirigée par Maître Philippe. Il fonda également une société spirituelle initiatique, l'Ordre Eudiaque. Les recherches des membres de l'ordre étaient l'étude du pouvoir du magnétisme et de l'hypnotisme chez l'homme, et leur maîtrise.

[{6}](#) Elle décéda à l'Arbresle en 1945 et comme les Pompes Funèbres étaient en grève, son corps ne fut pas transporté jusqu'à Loyasse, à Lyon, où était enterré Jean Chapas depuis 1932. Sa dépouille repose auprès de celle de Mademoiselle Santa Maria, au cimetière de l'Arbresle.

[{7}](#) C'est ainsi que Jeanne Chapas, jusqu'à la fin de sa vie, quand elle parlait de sa sœur Victoire, l'appellera toujours Martine. Nous en avons été le témoin.

[{8}](#) Serge Caillet, *Monsieur Philippe, l'Ami de Dieu*, Paris, Dervy, 2000.

[{9}](#) Le docteur Jules-Bernard Luys (1828-1897) était membre de l'Académie de médecine et officier de la Légion d'honneur. Voir sa nécrologie in *L'Initiation* de septembre-octobre 1897.

[{10}](#) Acte notarié pour la vente du Clos Landar, novembre 1909.

[{11}](#) Le Clos Santa Maria se trouvait à 150 mètres du Clos Landar.

[{12}](#) « Santa Maria », Max Camis, *Bulletin des Amitiés Spirituelles* n° 113, janvier 1978.

[{13}](#) Études tentatives, éd. de l'Initiation, 1903 ; puis *L'Initiation*, n° 1 et 2, 2004.

[{14}](#) Auteur de *Vie et Paroles de Maître Philippe*, Paul Derain, Lyon, 1959 ; nouv. éd. Dervy-Livres, Paris, 1980, 1985 et 1990 ; en fac-similé, Dervy, Paris, 1997.

[{15}](#) Lettre inédite d'Émile Besson, datée de L'Arbresle, le 20 septembre 1926.

[{16}](#) André Lalande, frère d'Emmanuel Lalande, né à Dijon en 1867 et mort à Asnières en 1963. Docteur ès Lettres en 1899 avec une thèse sur « l'Idée directrice de dissolution opposée à celle d'évolution dans la méthode des sciences physiques et morales », il enseigna à la Sorbonne de 1904 à 1937, puis à l'Université Fu'ad du Caire de 1937 à 1940. Il est l'auteur de *La Psychologie des jugements de valeurs* (1928), *Les Illusions évolutionnistes* (1930) et *La raison et les Normes* (1948). Il fut le directeur et le principal rédacteur du *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* (1902-1923).

[{17}](#) Jules Legras (1867-1939), agrégé d'Allemand, entreprit de grands voyages en Russie (dès 1890) et fut l'artisan de la renaissance des études slaves en France au moment de l'alliance franco-russe.

[{18}](#) J. Durand, auteur d'une thèse pour le Doctorat en Économie : *Les Sociétés d'assurance mutuelles agricoles*, Université de Paris, Faculté de Droit, éd. Larose, Paris, 1912.

[{19}](#) Justin Maumus (1865-?) receveur des Postes et Télégraphes, mit au point et compléta l'Histoire du canton de Trie, de Charles Brun, 1928.

[{20}](#) Marc Haven (*Le Docteur Emmanuel Lalande*), éd. Pythagore, Paris, 1934.

[{21}](#) « Mes souvenirs de Maître Philippe », *Astrosophie* n° 4, octobre 1935, p. 165-171.

[{22}](#) *Lumière Blanche*, évocation d'un passé, Impr. Audin, Lyon, 1948.

[{23}](#) Docteur Wéber-Bauler, Philippe, guérisseur de Lyon à la Cour de Nicolas II, *La Baconnière*, Baudry-Neuchatel, 1944.

[{24}](#) Entre 1840 et 1905 des religieuses ursulines venues de Saint-Symphorien-le-Château (42) occupaient cet ancien pensionnat de jeunes filles.

[{25}](#) Max Camis, « Santa Maria » in *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 113, janvier 1978.

[{26}](#) Max Camis, « Antoinette » in *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 111, juillet 1977.

[{27}](#) Il était appelé ainsi car il disait « Bonjour Mouchu » pour « Bonjour Monsieur » et « Pierre » pour « Pierre » qui était son prénom.

[{28}](#) Le frère d'Alfred Haehl. Voir Max Camis, « M.G.H. », *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 56, octobre 1963.

[{29}](#) Qui refusaient de se soumettre à l'hégémonie allemande et voulaient

sauvegarder la culture française en Alsace.

[\[30\]](#) Pierre Bucher était devenu le beau-frère de Georges Haehl par son mariage avec Amélie Haehl (1868-1950).

[\[31\]](#) Ce fut le Docteur Bûcher qui confia ses notes d'officier à Maurice Barrès lorsque celui-ci écrivit son roman *Au service de l'Allemagne*, et ce fut également lui qui documenta Bazin pour *Les Oberlé*.

[\[32\]](#) Gisèle Loth, *Un rêve de France*, Pierre Bucher, éd. de l'Est, 2000.

[\[33\]](#) Max Camis, « Deux hommes, deux vertus », in *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 88, octobre 1971.

[\[34\]](#) Max Camis, « Monsieur G.H. », in *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 56, octobre 1963.

[\[35\]](#) « Établissement Victor Haehl et Cie, 1852-1952 », DL n° 1307, Strasbourg, 1952.

[\[36\]](#) Gisèle Loth, « Georges, Alfred et Amélie Haehl » in *Un rêve de France*, Pierre Bûcher, éd. de l'Est, mai 2000.

[\[37\]](#) Les vieilles pierres ont aussi leur destin : en effet, en 1907, mademoiselle Santa Maria transforma sa propriété en hôpital pour soigner les victimes de l'épidémie de typhoïde.

[\[38\]](#) Le professeur Bertrand était un ami de la première heure des « Amitiés Spirituelles » et faisait parti des « Amis de Sédir ».

[\[39\]](#) *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 1, janvier 1930.

[\[40\]](#) Max Camis, « La grande inquiétude », in *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 106, avril 1976.

[\[41\]](#) A. Schmit, « Auguste Gauthier », in *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 25, janvier 1956.

[\[42\]](#) G. Lillamand, « Monsieur Auguste Gauthier », in *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 94, avril 1973.

[\[43\]](#) Claude Laurent, *Mes Souvenirs*, éd. Le Mercure Dauphinois, avril 2003.

[\[44\]](#) Michel de Saint-Martin, *Révélations*, éd. Heugel, 1937, p. 12.

[\[45\]](#) Idem, p. 16-17.

[\[46\]](#) Idem, p. 17.

[\[47\]](#) Idem, p. 17.

[\[48\]](#) Michel de Saint-Martin, *Révélations*, éd. Heugel, 1937 ; éd. Dangles, 1955 ; éd. Les Ateliers de l'Athanor, 1974. Cette dernière édition, limitée à 450 exemplaires, fut hors commerce.

[\[49\]](#) Il a raconté à Jacques Comte qu'à l'âge de 25 ans, allant à Tunis, une tempête se calma à son geste.

[{50}](#) Le 26 mai 1898 à 5 heures il fit tomber la foudre à 2 mètres d'eux, éparpillant le gravier. Le temps était parfaitement clair.

[{51}](#) Un jour, Madame Landar, sa belle-mère, exprima son incrédulité, disant que le Bon Dieu ne s'occupait pas comme cela des affaires des gens. Monsieur Philippe parut peu satisfait et pour donner une preuve il fit sortir sur la terrasse les meubles dorés du salon et dit : « Dans trois minutes, il va tomber une grosse pluie sur le pays sauf dans ce cercle où sont les meubles. » Et il arriva en effet comme il l'avait dit.

[{52}](#) Les anecdotes rapportées ici proviennent des cahiers de Sédir, François Galland, Alexandre Faucher, Monsieur Chapas, Mademoiselle Goillon et restent inédites pour la plupart.

[{53}](#) Voir également : « Guérison d'une ostéomyélite » in Sédir, *La vie inconnue de Jésus-Christ*, Le Mercure Dauphinois, octobre 2003, p. 83 ; « Les derniers jours de Sédir » *ibid.*, p. 30-32.

[{54}](#) En 1904, c'est dans ce même hôtel Labeye, à Yenne, que la Tsarine Alexandra, avec ses filles et sa suite, se rendit incognito, pendant 15 jours pour y rencontrer Monsieur Philippe.

[{55}](#) Nous retrouvons des traces éparses de cet enseignement dans les documents suivants : Christian de Miomandre, « Le souvenir de Maître Philippe », *L'Initiation*, n° 4, octobre-décembre 1955, p. 161-163 ; « Jean Chapas, ami de Dieu », *L'Initiation*, n° 5, septembre-octobre 1953, p. 227-237 ; *Le Maître Philippe de Lyon*. Propos commentés par Sri Sevanada, suivis d'une biographie et d'anecdotes par le docteur Philippe Encausse. Commentaires traduits du portugais par Emilienne Larchevêque Olphand, Cariscript, 1984 ; *Bulletin des Amitiés Spirituelles* n° 34, 40, 57, 72, 79, 82, 85, 88.

[{56}](#) Cet enseignement provient des notes laissées par François Galland, Madame Chapas et son frère Benoît Grandjean.

[{57}](#) « Ce n'est pas bien malin de pêcher. Regarder tout le temps l'eau et le bouchon, ce n'est pas intelligent. Mais on n'a pas de mauvaises pensées. » (Monsieur Chapas sur le bord du Rhône.) Note inédite.

[{58}](#) Claude Laurent, *Mes Souvenirs - Guérisons et enseignement de Maître Philippe*, éd. Le Mercure Dauphinois, avril 2003. p. 50-51.

[{59}](#) Fille de Monsieur Philippe de Lyon; Poème envoyé aux amis de Nizier Anthelme Philippe et aux martinistes de l'époque : Serge Basset, Laurent Bouthier, Pierre Chanoine, Louise Chapas, Jacques Comte, Melic Jeanne Condamin, Gérard Encausse, Louis Faucher, Pierre Filliol, Marie Glotin, François Golfin, Elisa Goillon, Benoît Grandjean, Alfred Haehl, Jean Haussaire, Auguste Jacquot, Marie Knapp, Dr Emmanuel Lalande, Benoît Ogier, René Philippon, Auguste Philippe, Jean-Baptiste Ravier, Jules-Antoine Ravier, Raoul Sainte-Marie, Savarin, Paul Sédir. *L'Initiation*, n° 3, 2001.

[{60}](#) *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 18, décembre 1932.

[{61}](#) Christian de Miomandre, « Jean Chapas, ami de Dieu », in *L'Initiation*, n° 5, septembre 1953.

[{62}](#) Emile Besson, « Monsieur Chapas », *Causerie*, 1957.

[{63}](#) Max Camis, « Deux hommes, deux vertus », in *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 88, octobre 1971.

[{64}](#) Max Camis, « Jean Chapas, le Caporal », in *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 115, juillet 1978.

[{65}](#) Max Camis, « Simples gestes parfaits aux nourritures terrestres », in *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 118, avril 1979.

[{66}](#) Philippe Dugerey « Monsieur Chapas », *Causerie*, 1992.

[{67}](#) Stella et Philippe Dugerey « Monsieur Chapas », *Équinoxe*, 2005.